

# W OUVRIERE VIE

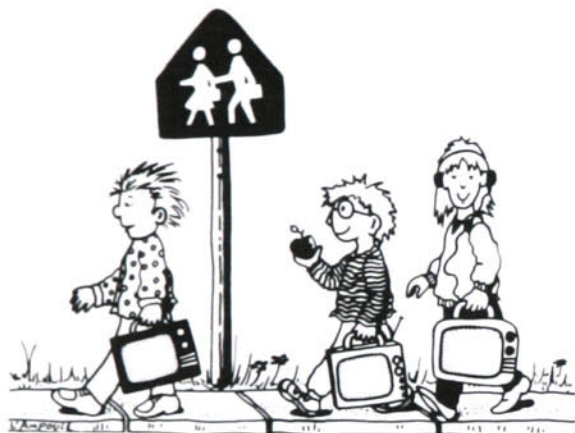
## LES AMOURS: RÉALITÉ OU FICTION?

ENTREVUE  
STÉPHANE  
LAPORTE  
dissident de  
la Course des  
Amériques

CHOC DES IDÉES  
L'ÉTÉ,  
POUR OU  
CONTRE?



## LA TÉLÉ MÉRITE NOTRE ATTENTION



L'ASSOCIATION NATIONALE DES TÉLÉSPECTATEURS  
vous consulte et vous informe.

Pour en savoir plus...

Nom: .....

Adresse: .....

Ville: ..... Code postal .....

Retourner à

La documentation est gratuite



association  
nationale des  
téléspectateurs

4005, rue Bellechasse  
Montréal, Qc H1X 1J6  
Tel (514) 729-6393

## NE MANQUEZ PAS EN AOÛT



### Un dossier sur les conditions de travail des non-syndiqué-e-s



### Une entrevue avec Rosamaria Ruiz, travailleuse bolivienne



### Un portrait des *Skin Heads*

## QUINZE ANS...DEJA

*A cet âge,*

*on ne manque pas de coeur*

*à l'ouvrage!*

*Le Centre St-Pierre*

*est fier de ses réalisations*

*et entend continuer d'être*

*au service*

*des adultes des milieux populaires*



1212, rue Panet

Montréal H2L 2Y7


(514) 524-3561

*Les spécialistes de l'impression*  
COULEURS ET NOIR & BLANC

- JOURNAUX
- BROCHURES
- MAGAZINES
- BOTTINS
- ALBUMS À COLORIER
- LIVRES

Pour les P.M.E.

Pour estimation gratuite:  
JACQUES GIRARD  
Service à la clientèle  
TÉL.: (514) 672-6380

 **PAYETTE & SIMMS INC.**  
Imprimeur spécialisée en édition  
Printers specializing in publications

300 Arran, Saint-Lambert, Que. J4R 1K5  
(514) 672-6380 - (514) 875-0327 - Fax: 672-1481  
Extérieur de Montréal: 1-800-361-6528

# SOMMAIRE

ICI ET AILLEURS...

**Gangs et violence:  
de West Side Story aux  
Bélanger** 24  
par Kenneth George

**Le "racket" des  
coeurs esseulés** 28  
par Jacinthe D. Chicoine et  
France Emond

**Philippines:  
"J'ai mal à la terre..."** 30  
par Paul Langelier et  
Yvon Pesant

**Mouvements sociaux  
à la base d'une foi  
libératrice** 32  
par Gilles Dugal

**Tribune libre** 4

**Éditorial** 5  
par l'équipe

**Québec en couleurs** 22  
par Pierre Viau

**En bref** 14

**Chronique insolente** 23  
par Nicole Brais

**Bande dessinée** 23  
par Vivian Labrie

**Le tour du Québec** 27  
par Jean Forest

**À l'oeil** 34  
par Henri Lamoureux

DOSSIER

**Les amours :  
réalité ou fiction ?** 15

par Josée Desrosiers,  
Josée Gauthier, Alain Jacques  
et Dorothy Leigh Lizotte

*L'amour, ce singulier sentiment,  
prend des allures de pluriel dans  
ce dossier d'été où trois femmes  
et un homme se prêtent au jeu de  
la fiction.*

ENTREVUE

**L'homme qui n'aime pas  
les cirques** 6

par Jean Robitaille

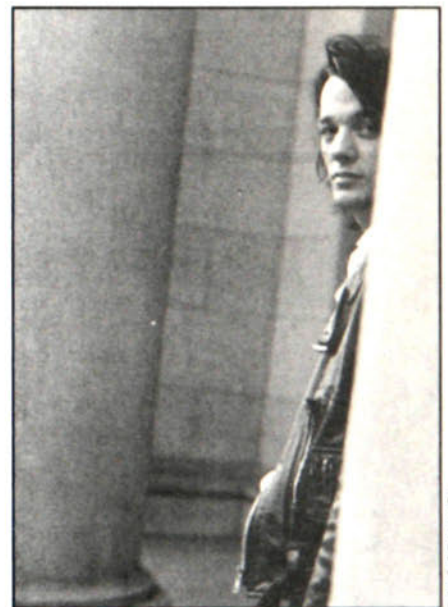
*Depuis six mois, il vivait les  
moments les plus merveilleux de  
sa vie... Il produisait à un train  
d'enfer, parcourant les deux  
Amériques en quête d'événe-  
ments et de sensations qui ali-  
menteraient le film de la semaine  
suivante. Et puis crac! Juste  
avant la fin de la Course des  
Amériques, sa bulle éclate.  
Stéphane Laporte abandonne.*

CHOC DES IDÉES

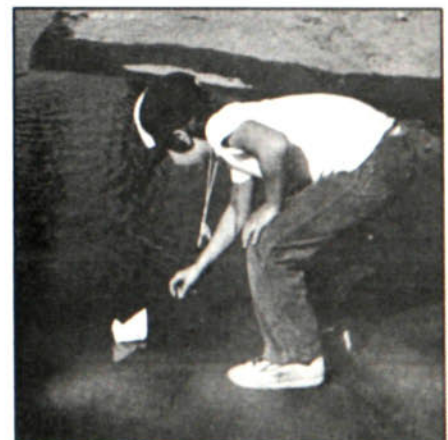
**L'été: pour ou contre?** 10

par Jocelyne Gamache  
et André Leclerc

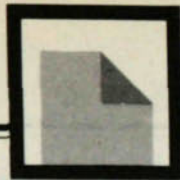
*Aux frontières de l'humour, le  
débat a sauté la barrière.*



RENE BEAULIEU



LAUTON/COMIMAGE



## LE DOUTE ÉCLAIRCI

Un court commentaire sur votre éditorial: "Le doute interdit". Bien que partageant votre opinion sur la liberté d'expression, je suis d'avis que T.M. a bien fait de ne pas rediffuser le sketch de RBO sur le Saint-Suaire reproduit par Xérox. La liberté d'expression n'est pas non absolue. Elle est tempérée par le respect dû aux personnes et notamment à leurs croyances religieuses. Le problème consiste à savoir où se trouve la frontière. Là-dessus les avis divergent selon les époques, les cultures, les lois du genre. La capacité de tolérance de l'opinion publique. En ce qui me concerne, l'émission controversée m'apparaissait avoir franchi la frontière de l'irrespect. Je l'ai fait savoir à T.M., comme des milliers de téléspectateurs. T.M. a exercé son jugement. On peut être ou pas d'accord mais il faudrait admettre le principe de la dialectique entre les droits et libertés. V.O. a passé trop rapidement.

Merci.

**P.S.:** Par contre, Madona me semble à l'intérieur de l'acceptable. Rushdie? Je ne sais pas.

**Jean-Pierre Proulx**, journaliste  
Le Devoir, Montréal

**N.D.L.R.:** Simple précision, "le" sketch controversé de RBO n'a jamais failli être rediffusé à Télé-Métropole. Produit de la cuvée 1988, il appartient au diffuseur de l'époque, i.e. Quatre Saisons. Le hic de cette année aura justement été d'"interdire de diffusion" (toujours selon l'avis de sceptiques!) une émission nouvelle comme si l'on voulait continuer à punir les "méchants humoristes", un an plus tard.

## LE CHEMIN DU POSSIBLE

Dans un numéro récent, les articles de Jean Robitaille, "Maison d'Aurore", et de Pierre Fournier, "Occupation des terres et débrouillardise" ont ce grand intérêt d'annoncer des actions communautaires de la base qui ouvrent le chemin du possible, donc de l'espoir et du goût de se retrousser les manches.

**Pierre-André Fournier**  
Québec

## À LA DÉFENSE DE CENTRE-SUD

À titre d'intervenant-e-s dans le quartier Centre-Sud, la présente est pour réagir à l'article de François Gervais portant le titre "Un oasis dans un bidonville", paru dans votre numéro de mars dernier.

Vouloir démontrer l'importance et l'excellent travail d'un organisme (les Chemins du Soleil) de Centre-Sud est une chose. Discuter sur les motivations religieuses d'un groupe d'intervenant-e-s peut devenir intéressant dans la mesure où ça constitue une forme originale d'engagement religieux. Comparer Centre-Sud à une "agglomération d'abris de fortune, de baraques sans hygiène où vit la population la plus misérable" (définition exacte de bidonville) relève d'une méconnaissance totale du quartier, des gens qui y habitent ou d'une malhonnêteté intellectuelle.

S'il est facile de constater que Centre-Sud est un des quartiers les plus pauvres de Montréal, une simple connaissance de ce quartier permet aisément d'affirmer qu'il est loin d'être le ramassis de marginaux et le "dépotitoir humain de la ville" où les jeunes qui y vivent sont constamment confrontés au

stupre et à la fornication. Le ton misérabiliste sur Centre-Sud qu'apporte Monsieur Gervais fait oublier qu'au fil des ans, la population n'a pas attendu qu'on la regroupe, qu'on l'anime, qu'on lui dise quoi faire, pour se donner des associations ou des regroupements qui vivent, entre autres, à s'opposer avec vigueur à la détérioration des conditions de vie. Cette réalité démontre que les gens de Centre-Sud ne sont pas "en manque total d'amour" mais possèdent un potentiel et des qualités qui leur sont propres et dont Monsieur Gervais omet complètement de parler.

Nous invitons Monsieur Gervais à faire le tour du quartier, de ses organismes, à entrer dans les cuisines des gens. Nous l'invitons à rencontrer les jeunes dans leur milieu de vie et dans les rues. À coup sûr, il fera la découverte suivante: les gens de Centre-Sud sont loin d'être des misérables. Pour réussir à vivre dans ce milieu qui ne cesse de se détériorer, il faut des qualités particulières et une compétence extraordinaire. Monsieur Gervais cessera ainsi d'avoir ce petit côté misérabiliste et pourra s'allier à ces gens pour l'amélioration des conditions de vie dans Centre-Sud.

## Un groupe d'intervenant-e-s de Centre-Sud

(Gilles Cuillerier, Lise Dionne, Mario Lévesque, Gisèle Guindon, Sylvie Champagne, Céline Ouellette, Luce Harel, Guylaine Morin, Marie-Madeleine Lafrenière, Carole Picard, Jean Labbé, Mario Rodrigue, Martine Côté, Georges Leclerc, Daniel Thiffault, Jean-Marc Potvin)

## VOLUME XXXVIII - numéro 218

**Vie Ouvrière.** Revue fondée en 1951, publiée en collaboration avec la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC), le Mouvement des Travailleurs Chrétiens (MTC) et le Centre de Pastorale en Milieu Ouvrier (CPMO). Ses prises de positions éditoriales n'impliquent cependant pas ces organisations. Les articles n'engagent que leur auteur-e.

**Directeur:** Gilles Dugal. **Conseil de direction:** Guy Desmarais, Reynald Labelle, Louise Lafortune, Monique Pellerin, Roger Poirier. **Rédactrice en chef:** Josée Gauthier. **Rédacteur en chef adjoint:** Jean Robitaille. **Comptabilité, abonnements et traitement de texte:** Yolande Hébert-Azar et Josée Beaudry. **Promotion:** Richard Tremblay. **Recherche:** Jacques St-Amant

**Comité de rédaction:** Nicole Brunet, Jean-Guy Casaubon, Isabelle Drolet, Guy Etienne, Lorraine Guay, Claude Hardy, Johanne Léveillé, Monique Tremblay, Pierre Vallières.

**Membres des sous-comités, Vivre en '89, En mouvements, Église, International et collaborations régulières:** Nicole Brais, Laurier Caron, Jacinthe Chicoine, Martine D'Amours, Louise Desmarais, Josée Desrosiers, Danielle Forest, Kenneth George, François Gervais, Claude Hardy, Jean-Guy Lacoursière, Diane Lalancette, Henri Lamoureux, Fabien Leboeuf, Lucie Lépine, Jean Ménard, Jean-Hugues Roy, François Saillant, Élyse Tremblay, Pierre Viau.

**Graphisme et montage:** Folio et Garetti. **Bande dessinée:** Vivian Labrie. **Imprimerie:** Payette et Simms. **Composition linotronique:** Typo Express. **Distribution:** Diffusion Parallèle, tél: (514) 525-2513. **Parution:** (8 numéros). **Abonnement régulier:** 18\$/an ou 32\$/2ans, **de soutien:** 25\$/an, **à l'étranger:** 23\$, **par avion à l'étranger:** 30\$. **Parution:** n°218 aux mois de juin-juillet.

**Références:** Les articles de la revue **Vie Ouvrière** sont répertoriés dans le répertoire analytique d'articles de revues (Points de repère). Dépôt légal à Ottawa et à la Bibliothèque nationale du Québec ISSN 0229-3803. Courrier de deuxième classe, enregistrement n° 0220.

Revue **Vie Ouvrière**, 1212 Panet, Montréal, Qc. H2L 2Y7. Tél: (514) 523-5998.

# QU'ILS SONT FRAGILES NOS AMOURS!

par Gilles DUGAL

Parler des amours, c'est choisir un sujet léger, un sujet de vacances. Aborder le dossier par le biais de la fiction n'empêche pas le réel de nous rejoindre. Vivre des amours qui résistent à l'épreuve du temps demeure un défi. Les supports traditionnels, humains et économiques s'évanouissent les uns après les autres. Mais en même temps, sans cesse, les amours refont surface, irriguent et ensoleillent nos vies. De plus, le paysage de nos amours s'est quand même amélioré depuis vingt ans. Le féminisme nous a appris que l'économique est au cœur de nos vies amoureuses. Parce que de plus en plus de femmes assurent leur autonomie financière, les rapports amoureux sont plus égalitaires. La survie économique étant assurée, le choix de vivre en couple se fonde davantage sur un choix affectif et sur une complicité entre les personnes.

En milieu populaire, il est plus fréquent que la survie économique et la place prépondérante des enfants conduisent les personnes à vivre en couple. Les luttes des femmes et le support de leurs groupes les radicalisent. Elles envisagent plus rapidement une rupture avec des hommes absents émotivement ou irresponsables financièrement.

Même dans ce contexte social plus favorable à d'épanouissantes relations amoureuses, le taux de divorce demeure à 40%. Ni les coupures dans le programme d'assurance-chômage, ni le budget Wilson ne nous placent aujourd'hui dans des conditions économiques meilleures pour vivre nos amours. Une perte des acquis et une fragilité plus grande des

couples et des familles sont les fruits escomptés.

### TRISTE PRINTEMPS FÉDÉRAL

Le 12 avril dernier, Madame McDougall annonçait le retrait du gouvernement du financement de la Caisse d'assurance-chômage. Employeurs et employés financeront seuls la caisse. Les cotisations seront augmentées et les conditions d'accessibilité aux prestations plus sévères. Dans certains cas, les bénéficiaires recevront moins de prestations et attendront plus longtemps – sans avoir droit au bien-être social – pour les recevoir. Les travailleuses et les travailleurs paieront leur adaptation au libre-échange. Le gouvernement pige dans la caisse plutôt que d'injecter de l'argent dans les programmes de formation de la main d'oeuvre. Où est le cran d'arrêt des coupures dans cette protection sociale arrachée de haute lutte depuis quarante ans? Ces coupures affecteront davantage les femmes dont les revenus, donc les prestations, seront à 40% de celles de hommes.

Le 27 avril dernier, M. Wilson déposait un budget régressif pour les familles et la majorité des Canadiennes et de Canadiens. Le maître-mot: réduire le déficit. "Serrons-nous la ceinture pour ne pas laisser à nos enfants le fardeau de la dette", affirme la propagande gouvernementale. Bien malin ce gouvernement si préoccupé des enfants du pays qu'il désarticule dans le même budget les services de santé et d'éducation qui leur sont destinés.

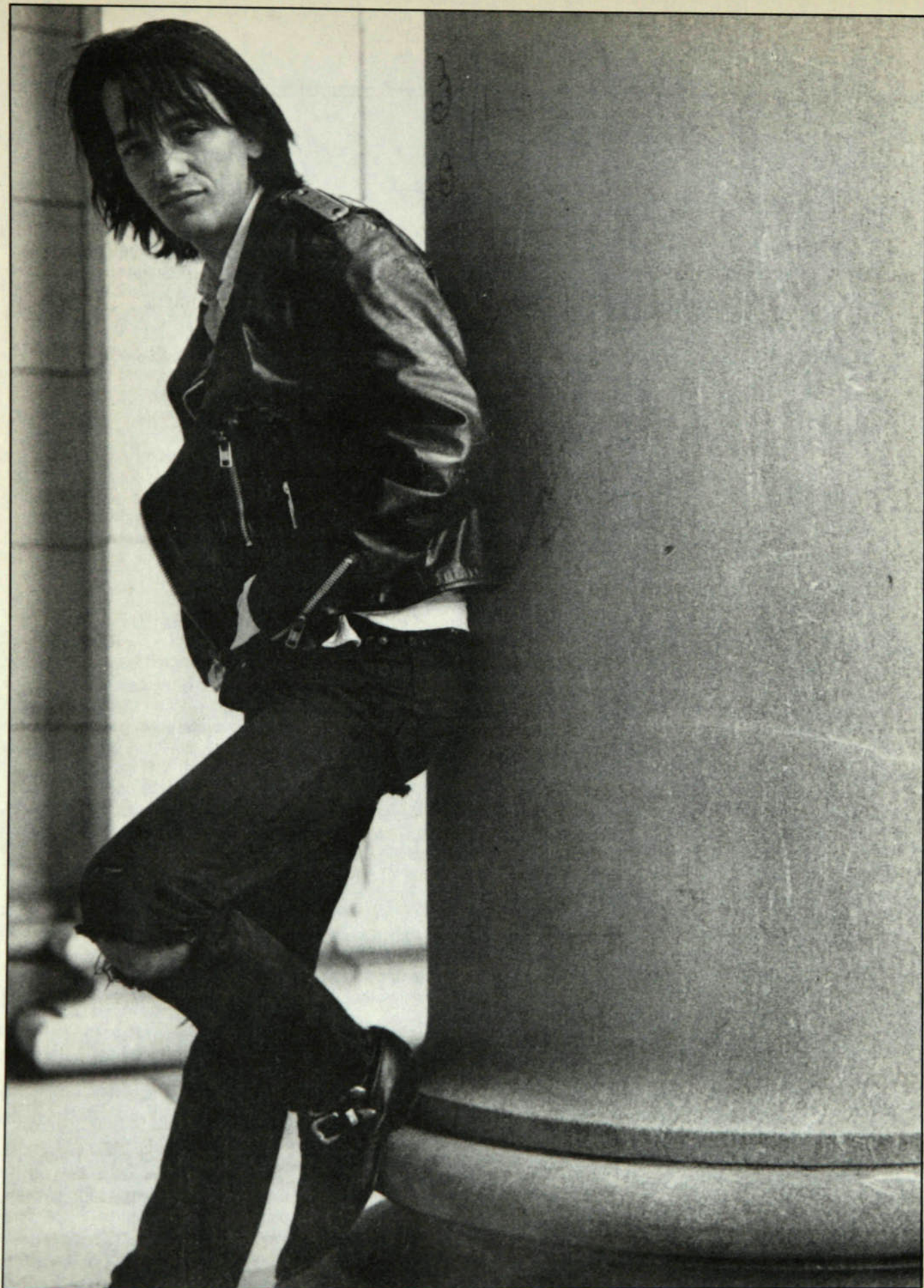
Le fardeau fiscal des citoyens et des citoyennes moyens s'accroît de façon dramatique. Ils paieront 80% des revenus supplémentaires du gouvernement en '88-'89. Au moment où l'impôt d'une famille de quatre personnes a grimpé de 38,7% depuis '84, l'impôt des sociétés est passé de 15% à 11%.

Le gouvernement rend plus difficile la présence des femmes sur le marché du travail en ne créant pas les 200 000 nouvelles places en garderie, promises durant les élections. Il les appauvrit aussi par sa décision de récupérer les allocations familiales pour les personnes dont les revenus annuels dépassent 50 000\$. Dans vingt ans avec les mêmes règles, les personnes qui gagneront 26 000\$ devront rembourser leurs allocations.

### AUTOMNE CHAUD

L'économique est l'aune des projets gouvernementaux. Le social, l'humain est bafoué. C'est un scandale dans une société en croissance économique constante depuis quelques années que les conditions de travail, de vie et d'amour s'annoncent si mauvaises. Comment s'attendre à ce que les jeunes adultes fassent des enfants, se projettent avec espoir vingt ans en avant, alors que toute leur expérience humaine n'est que précarité? Deux tiers des jeunes interrogés par la Jeunesse ouvrière chrétienne ont occupé trois emplois différents dans les quatre dernières années.

Le slogan féministe, "Le privé est politique", est plus pertinent que jamais. Vie Ouvrière est d'avis que nos conditions économiques marquent l'ensemble de nos vies et de nos choix, y inclus nos vies amoureuses. Vie Ouvrière se joint à la mobilisation large contre la loi 37, la réforme de l'assurance-chômage, l'augmentation du fardeau fiscal du Canadien et de la Canadienne moyenne. Nous voulons vivre une démocratie où les citoyens et citoyennes infléchiront les choix économiques en faveur de la majorité. Que nos amours puissent vivre autrement que dans la précarité d'aujourd'hui. ■



RENÉ BEAULIEU



Une entrevue avec  
Stéphane Laporte

# L'HOMME QUI N'AIME PAS LES CIRQUES

Depuis six mois, il vivait les moments les plus merveilleux de sa vie. Ses "bad trips" mis de côté, vivant avec une intensité qu'il n'avait jamais connue, il produisait à un train d'enfer, parcourant les deux Amériques en quête d'événements et de sensations qui alimenteraient le film de la semaine suivante.

Il est passionné de cinéma depuis son enfance. Au cours de cette course, sa passion l'enivre. Stéphane Laporte a même l'impression d'être heureux, au point d'en être troublé. Et puis crac! Juste avant la fin de la **Course des Amériques**, sa bulle éclate. Il abandonne.

"Socialement, c'est pas facile de lâcher. Mais là, il fallait que je dise non! J'étais en Guadeloupe, il ne restait que deux semaines à la **Course**. J'ai lâché parce qu'on vit dans une société où pour garder sa job, pour faire plaisir à sa mère ou à sa blonde, on doit dire oui à plein de choses. J'ai décidé de dire non essentiellement pour moi. Je ne pouvais plus continuer. Je voulais dire non à la télévision. J'ai fait un film contre la télévision aux États-Unis. Tout le monde l'a bien aimé. Pourtant la Course, c'est un parfait résumé de ce qu'est la télé avec ses règles à suivre: ce qu'il faut faire, ce qu'il ne faut pas faire. J'ai fait des films "pour dénoncer", mais la télé les présentait à des gens qui s'en divertissaient. Il fallait que je sois conséquent avec moi-même."

La bulle de Stéphane Laporte s'est dégonflée d'un coup et le retour est dur. La Course des Amériques, il ne pouvait pas la gagner, pas même la terminer. À 23 ans, symbole de la génération du "No future", il devait rompre sa complicité avec la télé qui divertit sous prétexte d'informer, qui vend le bonheur au même prix que le savon à vaisselle. Parlant de bonheur, deux fois au cours de l'entrevue, il s'échappe, raconte comment il était heureux, pour aussitôt nier, refuser le concept du bonheur auquel il ne croit pas.

Catherine Fol, au contraire, a gagné la Course. Partie sans expérience ni formation cinématographique, elle a vite compris et bien appris la leçon. Choisie récemment personnalité de la semaine du journal *La Presse*, Catherine Fol parlait de ses efforts, du désir de perfection et du bonheur qui en résultait. La Course ne confrontait pas seulement un talent ou des habilités cinématographiques, ni même des concepts idéologiques. Ce sont deux représentations philosophiques du monde qui s'opposaient.

Stéphane Laporte estime Catherine Fol. "C'est une femme très intelligente mais je n'embarque pas dans le genre de bonheur qu'elle nous présente avec sa famille divorcée et tout le reste. Écoute, elle vient d'aller filmer du monde dans les vidanges de Mexico puis elle nous parle de son grand bonheur. Fuck! Catherine, c'est sûr que t'étais pour gagner!"

**V.O.:** Tu as étudié à l'université Concordia et à l'UQAM en communication et en cinéma. Est-ce que tu ne pouvais donc pas déjà t'attendre à ça de la télévision?

**Stéphane Laporte:** Tout le monde me dit: "Mais tu l'savais dans quoi tu t'embarquais!" Bien oui, je le savais. Mais j'ai des illusions, des fois. J'avais tellement le goût de faire des films. Pourtant, dès le début de l'aventure, je pouvais supposer que ça n'irait pas.

La première fois où j'ai participé à un enregistrement de l'émission en studio à Montréal (pour la sélection des participant-e-s), le directeur de la Course a fait dire au réalisateur que je devais m'habiller autrement et que je devais m'intégrer davantage dans le "look" des autres jeunes qui étaient là. Il me censurait dès le départ dans ce que je suis. Il décidait de ce qu'un jeune devait avoir l'air. Je n'étais pas un jeune "radio-canadien".

Finalement, je suis allé à l'enregistrement en m'habillant "moyen". Sans trop me changer mais sans trop les choquer. Avoir su, j'y aurais été tout nu!

**V.O.:** Puis finalement, juste avant la fin, tu as décidé de dire "non" à la télé...

**S.L.:** J'ai réalisé que ce que je faisais, ça passait dans "l'beurre". À la télé, tu peux gueuler les pires infamies, présenter les pires horreurs, ça ne change strictement rien. On inonde les gens d'images d'horreur au point qu'ils en perdent toute sensibilité. Puis surtout, on leur présente l'Amérique du Sud comme on veut bien la voir en Occident. Les reportages sont toujours construits de la même façon, selon les mêmes schèmes. Il faut que ça soit clair, que ce soit évident. Il faut qu'on mette tout, tout cuit dans la bouche. Puis aussitôt que tu veux aller vers des films qui s'inspirent plus des sentiments, tu te fais cogner sur la tête.

C'est impossible de faire un reportage quand tu restes une semaine dans un pays que tu ne connais pas, au milieu de gens que tu ne connais pas, sur un sujet que tu ne connais pas. Si tu te donnes le droit de faire un reportage là-dessus, d'analyser une problème précis, c'est l'horreur suprême.

Pourtant, Catherine a fait ça vingt-quatre fois de suite. Elle a présenté une image de l'Amérique du Sud que les gens veulent: "Du monde avec des moignons qui vit dans les vidanges mais du monde qui lutte quand même pour s'en sortir".

Moi, j'ai passé trois semaines en Guyanne française. J'étais dans une petite ville idéologiquement très à droite qui a voté pour Le Pen aux dernières élections. On m'a reproché de ne pas avoir su démontrer pourquoi. Bien, je ne le sais pas, je n'ai rien compris. Tout ce que j'ai pu faire comme film ça a été de traiter de ce que je ressentais en me retrouvant là-bas.

La télé veut que tu démontres et que tu expliques tout. Il faut que le monde soit compris et expliqué de telle manière que lorsqu'un problème survient, on le présente comme une faille, une exception dans un monde où globalement tout est correct. "C'est un fait isolé, c'est pas le système qui est pourri".

## DES CONTRADICTIONS QUI LIMITENT LES CHANGEMENTS

J'ai eu l'impression de vivre pendant ces six mois. C'était très intense, très stimulant. Mais j'oubliais bien des affaires. J'avais beau dénoncer plein de choses, je passais dans l'beurre. Ça ne changeait rien...

**V.O.:** Mais qu'est-ce qui devrait changer selon toi?

**S.L.:** Je n'aime pas les principes sociaux actuels auxquels on voulait que je me conforme: l'argent, la censure, l'économie, la famille. La famille, moi, j'aime pas ça. C'est sûr que j'ai eu une famille bien éclatée puis c'était un milieu très dur. Si j'avais été heureux...

Ce que je déteste aussi, c'est la non-acceptation de la différence. Prends l'histoire de Jos Rose qui s'est fait tuer dans un autobus à Montréal, il y a quelques semaines, par des "flots de quinze ans" qui n'ont rien compris à rien. Dans leur cours d'éducation sexuelle, on leur a dit que la vie c'est un spermatozoïde qui va dans une ovule et qu'en dehors de ça, c'est pas normal, c'est pas correct.

J'aimerais changer le monde, mais comment? Peut-être par l'anarchie. Pas celle des bombes mais plutôt celle des gens qui sont en plein contrôle de leur existence. Que le pouvoir revienne aux gens, qu'on élimine les pyramides de pouvoir. Mais comment faire ça! On n'est pas tellement habitué!

**V.O.:** Tu viens de passer plusieurs mois en Amérique latine. Qu'est-ce que tu penses des gens qui là-bas luttent pour le changement?



RENE BEAULIEU

**S.L.:** Bien, face à ça aussi je suis assez critique. J'ai été à Cuba et j'ai fait un film pour dénoncer le socialisme à la Castro. J'ai ensuite rencontré Quino (l'auteur de la bande dessinée Mafalda) en Argentine. Il m'a demandé ce que j'avais pensé de Cuba. Il était bien déçu de ma réaction. "Tu n'as pas la même notion de liberté que moi" m'a-t-il répondu. Pour Quino, Cuba, c'est comme le rêve. Quand il va à Cuba, il est bien reçu. On lui montre toutes les belles choses.

Mais je me sentais coupable. C'est vrai qu'à Cuba tout le monde est maintenant alphabétisé, c'est même mieux qu'ici. Il n'y a plus de monde qui crève de faim, il n'y a plus de favela, tout le monde a un logement, tout le monde va à l'école... Mais l'existence humaine, c'est plus que ça. Il y a certains droits, certaines libertés fondamentales qui ne sont pas garanties. Tu sais, Quino, s'il vivait à Cuba, ne pourrait pas être dessinateur à moins d'accepter de dessiner pour la propagande du système.

J'ai aussi fait un reportage hyper-acide sur les Mères de la Place de Mai<sup>(1)</sup>. J'étais consterné de voir dans quelle "gammick" de pouvoirs elles fonctionnaient. C'est quoi militer? Qu'est-ce qu'elles cherchent encore après neuf ans et demi?

Leur organisation est très hiérarchisée. À toutes les semaines, c'est toujours la même "madame" qui fait son discours, toujours elle qu'on retrouve sur les photos. Leur journal est contrôlé par les étudiants de gauche. Quand j'ai

essayé de filmer une manifestation que les Mères de la Place de Mai organisent annuellement, je me suis fait lancer des roches par des gens qui portaient des pancartes réclamant le droit à la liberté de presse.

C'est beau être militant; c'est bien de croire à ces affaires-là mais c'est triste de retrouver dans de tels groupes autant de manipulation et de luttes de pouvoir que dans le reste de la société. Je ne remets pas en question la lutte pour les droits humains mais je questionne les groupes qui reproduisent les mêmes contradictions que celles qui existent dans la société.

À Santiago, j'habitais chez un syndicaliste qui a vécu à Montréal. C'est un gars bien ouvert, très impliqué dans les luttes sociales au Chili. Pourtant, dans sa gang, lors du party de Noël, les femmes se retrouvaient dans la cuisine à préparer la bouffe pendant que les hommes buvaient dans le salon. Sa femme ne "travaille" pas parce qu'elle a trop d'ouvrage à la maison.

## DÉPASSER LE CÔTÉ TYPIQUE ET SUPERFICIEL

Dans mes films, j'essayais de retrouver dans la personne qui habite en Guyanne la même chose que chez celle qui vit à New York. Je pense que l'être humain est pas mal pareil. L'ethnicité ou le côté typique, c'est superficiel au fond. Si un être humain est exposé aux mêmes stimuli, il va devenir semblable aux autres. Il va adopter les mêmes travers et développer les mêmes goûts d'embarquer sur son prochain.

### V.O.: Durant la Course, y a-t-il eu une solidarité entre les jeunes?

S.L.: Nos relations étaient assez variées. Dans certains cas, il y a eu de grosses rivalités, on se faisait voler un "scoop". À d'autres occasions, il y avait un bon support. Par exemple, Nathalie Goulet, parce qu'elle parle très bien espagnol, m'a beaucoup aidé pour mon film sur les Mères de la Place de Mai.

On était très différent les uns des autres. Je pense qu'on a été choisi pour ça. Moi, je représentais le **révolté**. J'ai bien hâte de savoir si la prochaine sélection sera semblable.

Dans le groupe, il y a des gens que j'estime beaucoup, en particulier Catherine Fol. C'est une femme intelligente qui n'avait jamais fait de cinéma mais qui a

appris très vite. Ses deux premiers films étaient mauvais. Mais c'est une fille cartésienne. Elle a analysé les choses. Elle a vu ce qu'il fallait faire pour plaire et elle a travaillé énormément.

Une chose me gêne toutefois dans l'attitude des juges. Aussitôt qu'elle s'est mise à produire de bons films, on l'a encensée. "Wow, une fille qui fait de bons films!"

Il faut que les femmes prennent de la place dans les postes de pouvoir parce que je pense qu'elles vont changer des choses. Mais il faut faire attention de ne pas tomber dans certains pièges dont le paternalisme.

À l'intérieur de la Course, la personne que je respecte le plus, c'est Etienne-Robert De Massy. On est pourtant très différent. Sa mère est avocate, son père est psychologue; c'est un enfant unique qui vient d'Outremont. Ma mère travaille dans un dépanneur, puis je viens de Ville d'Anjou. Lui, il a été élevé dans du coton. Il ne porte pas de revendications. Sa principale préoccupation durant la Course était de faire de belles images. C'était effectivement très beau. On voit que c'est quelqu'un qui a été initié très tôt à l'art et à la culture classique. Moi, à 12-13 ans, je passais pour quelqu'un de bien spécial dans ma polyvalente parce que je lisais des livres d'Agatha Christie! Mais j'apprécie beaucoup Etienne-Robert parce qu'il est très intelligent et très franc.

### V.O.: Est-ce possible pour des jeunes de faire du cinéma aujourd'hui au Québec?

S.L.: C'est un problème. J'ai un métier (avec toute la formation académique et l'expérience voulues) mais je ne peux pas le pratiquer. Ça fait deux mois que je suis revenu et je suis dans un cul-de-sac. J'ai plein de dettes, des prêts-bourses à rembourser, puis ma mère va se faire saisir si je ne les remets pas. Pourtant, je ne veux pas travailler pendant dix ans dans un dépanneur pour rembourser mes dettes!

Je vais peut-être m'inscrire sur le Bien-Être social pour faire des **travaux communautaires** (*soupir*). Le cycle des travaux communautaires, c'est horrible. C'est du "cheap labor" qui bloque l'ouverture de vraies jobs parce que les employeurs préfèrent évidemment prendre des gens qui ne leur coûtent que 100\$ par mois.

En cinéma comme au théâtre, on offre plein de projets de travaux communautaires. On a maintenant le choix. Mais ce

qui est sûr, c'est qu'à la fin, tu n'as jamais de job.

Je pense que c'était plus facile pour un jeune en 1965 de faire du cinéma. Tu faisais partie de la bonne gang; les arts étaient à la mode. C'est eux qui ont formé les institutions. Ils ont grandi avec elles et c'est pour ça que les institutions les protègent aujourd'hui. Et malgré tout, même ces gens-là ont de la misère à faire du cinéma.

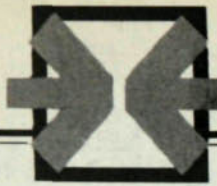
Je suis assez tanné d'avoir faim. Je suis écoeuré d'avoir des dettes... J'ai assez hâte d'être récupéré, de faire de la "pub", d'avoir ma BMW et mon condo! Non, sans blague, je vais peut-être m'engager à vivre sans plaisirs matériels mais il faut d'abord que je sache ce que je veux faire dans la vie.

(1) Organisme représentant les familles des militant-e-s disparu-e-s en Argentine sous le régime militaire dans les années '70.

## LETTRE DE DÉMISSION CENSURÉE

Stéphane Laporte a écrit sa lettre de démission afin qu'elle soit lue à l'écran. "Je sais ce qui peut être lu ou non en ondes. Alors, j'ai été assez "cool". J'ai fait attention pour qu'elle passe", raconte-t-il. Puis effectivement, lors de l'enregistrement de la Course, l'animateur en a fait la lecture. Mais quelques jours avant que cette émission ne soit diffusée, le directeur de la Course a décidé que ça ne pouvait pas passer. On a repris le début de l'émission et on a plutôt lu une lettre du directeur. "Ce seul fait démontre bien la raison de mon retrait", précise Stéphane Laporte. Voici donc la lettre censurée:

*"Je n'ai jamais aimé les cirques. J'ai utilisé le dernier billet d'avion que Radio-Canada m'avait donné. Il me reste deux films à monter et deux autres à tourner. Je ne les ferai pas. Ce n'est pas parce que je suis épuisé. Ce n'est pas parce que je n'aime plus le cinéma. C'est une question de conséquence. Comment pourrais-je ajuster cet appareil? Je choisis donc d'enlever un boulon à un mécanisme qui paraît trop bien réglé. Comment ne pas en profiter? Et comment quelqu'un qui aurait visionné mes films pourrait-il penser que je puisse terminer intégré dans le jeu? Je n'ai jamais aimé les cirques."*



Le Choc des idées s'est laissé convaincre de prendre les couleurs de l'été: léger, rafraîchissant et ensoleillé.

## L'ÉTÉ: pour ou contre ?

Aux frontières de l'humour, le débat a sauté la barrière. De l'autre côté, il s'est retrouvé avec des alliées de toujours: l'intelligence, la finesse d'esprit et la perspicacité.

**L'été: pour ou contre? À lire** par une journée torride, à l'intérieur ou l'extérieur... selon ses préférences!

## LES PIEDS DANS LE SABLE BLANC... (air connu)

par Jocelyne GAMACHE

**C**haque année, dès le mois de février, je commence à me préparer pour l'été. J'ai tellement hâte! J'aime tellement ça! En premier lieu, je commence un régime amaigrissant. Ils faut que je puisse porter un maillot de bain à la mode. Ils raccourcissent chaque année; je dois m'y prendre de plus en plus tôt. À la mi-avril, je suis prête. J'enfile le maillot convoité et je file au salon de bronzage. Je ne veux pas que l'été me prenne au dépourvu.

Suivent deux mois palpitants. Tous mes moments libres sont consacrés au bronzage intensif. Le rêve! Installée confortablement dans un caisson bronzant, je peux, en toute quiétude, confier mon corps à la technologie moderne. Finies les contorsions loufoques pour amener ma peau à une couleur uniforme. Avant l'apparition des caissons, je devais m'étendre sur le dos, puis sur le ventre et ensuite sur le côté, le bras levé de manière à ce que le soleil puisse m'atteindre partout. C'était épuisant et inélégant. Maintenant, grâce aux découvertes scientifiques, mes séances de bronzage ont un effet relaxant pour l'ensemble de mon organisme. Disparu, donc, le pli qui barrait autrefois mon front sous l'effort des contorsions.

Lorsqu' arrivent les beaux jours de juin, j'ai le teint doré. Je peux m'adonner sans honte corporelle à la course aux festivals. Je boude par contre le festival de théâtre des Amériques ainsi que certains spectacles du festival de jazz de Montréal. En fait, j'ignore toutes les représentations intérieures. L'été est trop court pour s'enfermer dans nos maisons. Si, d'occasion, je consens à assis-

ter à un spectacle en salle, l'orage m'y aura assurément forcée.

### VIVE LES PATRIOTES!

En plus de constituer l'endroit idéal pour promener mon teint éclatant, les festivals me permettent de rencontrer des gens étonnants. L'an dernier, à Matane, j'ai fait la connaissance d'un médium qui m'affirmait converser télépathiquement avec les crevettes de l'endroit. À Dolbeau au Lac St-Jean, j'ai longuement aspiré à devenir bleuet, pour être en harmonie avec la nature. Lorsque j'ai su que l'environnement immédiat de Dolbeau était truffé de F-18, j'ai renoncé à mon projet.

Puis arrive la fin du mois de juin et la montée de mes sentiments patriotiques. Il y a quelques années, j'ai acheté d'un artisan une magnifique ceinture fléchée. Chaque année, le 24 juin, je la porte fièrement. Elle est si bien assortie à une jupe paysanne que j'ai sauvé du naufrage référendaire! Affublée ainsi, je sors exhiber ma foi nationaliste dans les rue de Montréal. Je ne suis pas seule. Des milliers de gens se rendent écouter les musiciens de garage qui ont enfin la permission de se produire dans les rues. Nos coeurs battent à l'unisson lorsqu'enfin ils entonnent le "Gens du pays" tant attendu. Nous nous en retournons chez-nous fiers d'appartenir à ce pays de bâtisseurs qui nous a donné tant de poètes. Le premier juillet, je fête le Canada. Je célèbre la beauté des Rocheuses, qui, m'a-t-on dit, constituent la fierté des Canadiens. Je célèbre aussi la suprématie des équipes canadiennes dans ce grand sport qu'est le hockey. Je ne sais



LAUZON/COMIMAGE

pas encore si le 4 juillet j'aurai, ou non, participé aux festivités de l'indépendance américaine. Il me semble que j'aurais droit, moi aussi, de prendre part aux réjouissances, l'accord de libre-échange m'y autorisant. Mais un je-ne-sais-quoi d'indéfinissable me retient...

## DEHORS, LES VOISINS!

Le mois de juillet amène aussi son cortège de déménagements. J'aime beaucoup cette période de grand remue-ménage. Aussi lorsque j'ai un peu d'argent à gauche, j'en profite pour changer d'adresse. Empaqueter, étiqueter, emballer, déballer, nettoyer, ranger, il y a de quoi meubler agréablement de belles journées. Après l'aménagement, je passe à la deuxième étape: faire connaissance avec mes nouveaux voisins. Au fil des ans, j'ai développé une technique infailible. À la première journée de beau temps, je sors de puissants hauts-parleurs sur le balcon avant. Suivant mon humeur, je fais jouer, à fort volume, Gynette Reno, Mozart ou simplement la radio. Pour le grand bénéfice de tous. La réaction est immédiate. Ils déferlent chez moi en grand nombre. Je suis prête: des

verres de boissons gazeuses et des *Mae West*les attendent. Évidemment, tous ne présentent pas ce premier contact. Tant pis.

## DES VACANCES ÉDUCATIVES

Pour mes vacances annuelles, je me rends sur une base de plein-air. J'y fais toujours l'apprentissage de nouveaux sports. Cette année, je tâterai la planche à voile. Je m'imagine déjà écumant les lacs laurentiens sur ce bolide flottant. On m'a dit que c'était un sport exigeant, profitable pour le développement musculaire. Qu'à cela ne tienne, à mon retour de vacances, j'épaterai mes collègues de travail avec mes larges épaules. Mais j'y pense, de larges épaules rendraient le port de mon maillot de bain inconfortable. Qui sait, peut-être, les bretelles m'abandonneront-elles à un moment critiques? Là, finies vacances dorées, j'en serai quitte pour reprendre les sessions de bronzage. Car, à coup sûr, mon nouveau maillot sera encore plus échauffé que le premier et mes préparatifs pour l'été auront été vains. Non. C'est tout décidé. Cette année, je m'abonnerai à l'observation des oiseaux. C'est une activité hautement sécuritaire.

Début août, je reprends le chemin du travail. La saison estivale n'est pas terminée pour autant. Heureusement. D'ailleurs, depuis que j'ai fait l'acquisition d'une automobile, j'en profite à plein. Grâce à ma voiture, je peux, les soirs de canicule, m'éloigner de la ville et gagner le ciné-parc le plus près. Là, en compagnie de centaines de mes semblables, dans l'intimité de mon véhicule, je contemple ces chefs-d'oeuvre immortels que sont **Dumbo de retour du Viet-Nam** ou encore **Rambo, l'éléphant volant**.

Et finalement, en septembre, pour combattre le spleen de l'automne, j'organise toujours un "beach party" dans mon salon. C'est ma façon de saluer l'été. Avec quelques amis, j'épluche photographies et anecdotes qui m'aideront à supporter l'hiver. Sur l'air de "Les pieds dans le sable blanc...", nous comparons et contemplons nos bronzages une dernière fois. À la fin de la soirée, nous comprenons que l'été s'est enfui en douce et nous pleurons son départ. ■

**Jocelyne Gamache** travaille à l'Organisation populaire des droits sociaux - région de Montréal. Elle en est à ses premières "armes" humoristiques. Elle se défend bien, pas vrai?

# L'ÉTÉ AU SERVICE DE LA CLASSE DOMINANTE

par G. HUCHOT

**E**n cette période de l'année, une analyse adéquate de la situation sociale ne saurait passer sous silence un des aspects les plus insidieux de la subtile machination qui asservit les classes populaires au tyrannique régime de la bourgeoisie triomphante et yuppistique. En effet, on ne saurait conjecturer sur la conjoncture sans tenir compte de cette réalité d'autant plus insaisissable à l'esprit moderne qu'elle est on ne peut plus évidente, comme l'histoire de l'arbre qui empêche de voir le pouding parce que quelqu'un a mangé la forêt ou quelque chose de même.

Voyons voir. Si on vous demandait d'identifier la principale caractéristique des temps qui courent, que répondriez-vous? Les cigarettes à quatre piasses? Le déficit fédéral? Les tensions linguistiques? Balivernes que tout cela, épiphénomènes éminemment négligeables, que la presse pourrie au service du pouvoir survalorise pour détourner l'attention publique du véritable et crucial problème: le climat.

Nous, gens de gauche et de bon goût, avons déjà convenu que le privé est politique, que l'art n'est pas innocent, et que même la consommation de viande est un enjeu social. Mais, en dépit de toute notre éducation, de notre intelligence et de notre sens critique, nous demeurons insensibles au fait que le cycle des saisons joue également un rôle primordial dans la reproduction des rapports de dominance à l'intérieur de notre société.<sup>1</sup>

Nous savons que le jeu des rapports de forces entre classes sociales force le système à aménager des compromis, lesquels contribuent à atténuer les contradictions internes et lui permet de subsister. Au moment où le chômage tenaillait la population travailleuse, l'État a établi l'assurance-chômage, éliminant ainsi les risques d'une révolte ouvrière. Lorsque les forces vives de la production s'organisèrent en associations ouvrières

pour faire échec au Capital, celui-ci inventa l'accréditation syndicale, ce qui bien sûr désamorça complètement le potentiel révolutionnaire de ce mouvement.

Nous en venons donc au fait car, vous l'aurez constaté, je brode depuis quatre paragraphes parce qu'il me faut quatre feuillets et demi, ce qui est toujours pénible pour quelqu'un qui a appris à écrire

inventé de toutes pièces par la diabolique faculté de récupération du Pouvoir, relayé par les laquais de la masse médiatique à la crédulité du peuple berné et bafoué, célébré par les gens de toutes conditions, est un exemple des plus éclatant de consensus multiclassiste à la noix, qui endort le monde pour mieux l'asservir au dessein sordide de l'ordre établi.<sup>2</sup>



dans une école publique québécoise.

J'allais donc dire ceci: Marx s'est trompé quand il a accusé la religion d'être l'opium du peuple. La drogue, c'est l'été. C'est culturel. Tout le monde aime l'été. Tout le monde attend l'été toute l'année. Y en ont jamais assez. C'est donc beau pis c'est donc le fun. Pis c'est gratis pis c'est pour tout le monde. C'est démocratique, l'été.

Voilà un fétide paquet d'immondices-ries idéologiques si vous n'en avez jamais vu un (paquet). Le mythe de l'été,

Examinons divers axiomes relevant du mythe estival sous l'angle politique et tirons-en les conclusions appropriées.

## L'été, il fait beau.

Qui donc a décrété qu'une condition météorologique caractérisée par la présence d'une zone de haute pression atmosphérique était *belle*? C'est comme dire qu'une femme est belle, qu'un char est beau, qu'une mode est belle. Ce sont là jugements de valeurs tout à fait arbi-

traires. En réalité, les canons esthétiques dominants, qui donnent l'apparence de s'être imposés le plus naturellement du monde, sont, en termes lacano-léni-nistes, la projection collective du désir inconscient de l'individu de ressembler au modèle proposé par l'image glamourieuse que dégage la classe hégémonique. Il suffit de considérer le fait que, sous le régime féodal, les gens beaux étaient en majorité des aristocrates (tandis que les bourgeois étaient d'imbéciles ventripotents); aujourd'hui, ces mêmes bourgeois sont l'image même de la supériorité beautifiante (bien qu'au demeurant toujours aussi imbéciles).

Il faut se rendre à l'évidence que, pour des raisons qui seront expliquées plus



bas, l'absurde popularité de l'été est entretenue par la classe dominante en conformité avec ses intérêts propres.

### L'été, c'est bon pour le moral.

Justement! Tout le monde sait qu'un peuple révolutionnaire est un peuple malheureux et opprimé. Le système a donc tout intérêt à se servir de la saison estivale pour apaiser l'impatience des masses en lui offrant de puériles jouissances comme le soleil, la chaleur, les

congés: bref, il encourage l'ouvrier à la farniente, l'oisiveté et le glandage, et lui donne même des vacances payées pour mieux lui permettre de s'y complaire. C'est bien connu que la chaleur intense, pour le quidam habitué à fonctionner sous les rigueurs du rude climat canadien, diminue sa<sup>3</sup> capacité réflexive, le rend somnolent et indolent, bref, l'avilit et le démobilise. Ce n'est pas en veillant sur le perron qu'on préparera le Grand Soir. Les capitalistes le savent très bien, et en ce sens très précis, le temps qu'il fait n'est pas innocent. C'est un pernicieux instrument de domination.

### Tout le monde aime l'été.

C'est même pas vrai, moi j'haïs l'été bon!

### L'été est une denrée démocratique, accessible à tous et toutes, sans distinction de classe.

Pure boulechitte. Innommable supercherie. Pour s'en rendre compte, il faut voir ce que les gens font de l'été, examiner l'usage qui est fait de l'été dans notre société.

Par exemple, l'été, on fait de la bicyclette. Et vous croyez que la bicyclette est à l'usage de tous? Au prix que c'est rendu?<sup>4</sup> Non mais, êtes-vous entrés dans un magasin de vélos récemment? On ne vous servira que si vous réussissez à convaincre le vendeur que c'est votre limousine qui est stationnée devant la porte. À l'achat d'un vélo, certaines boutiques offrent en prime une propriété dans le Plateau Mont-Royal. Dernièrement, le président de Lavalin s'est fait voler un Riopelle dans l'antichambre de son bureau mais il s'est dit "C'est pas grave" et à la place, il a accroché un bicycle.

L'été, on peut aussi s'adonner aux plaisirs aquatiques, mais qui à part les riches peut se payer une piscine creusée? Les autres peuvent toujours se tremper dans leur baignoire, mais ça on peut faire ça à longueur d'année.

Enfin, il est vrai que la «belle» saison offre tout de même des plaisirs gratuits. Comme se dorer au soleil (et attraper un

cancer de la peau), marcher dans la campagne (et se faire courir après par un pit-bull enragé ou par une vache), et... et quoi d'autre, en fait? En fait, rien n'est gratuit. On paie ces illusions de bien-être de la plus onéreuse façon: au prix d'un vil et individualistique hédonisme anti-social et contre-productif; au prix de l'essor d'un conformisme petit-bourgeois dégradant; du triomphe du modèle dominant d'appréciation de l'environnement; enfin, c'est toute la structure de la pensée occidentale décadente qui trouve, dans cette célébration aberrante de l'autogratification étésiaque, l'apothéose de sa consécration en tant que mode d'acquisition de la connaissance, bref, c'est la victoire de l'idéologie sur la raison, la capitulation du libre-arbitre devant le donné-pour-de-bon étatique.

Camarades, dénoncez l'ignoble complicité du temps avec les rouages du Pouvoir contre les masses opprimées, et appelez de toutes vos énergies le retour à l'ordre naturel des choses pour avoir raison à tout jamais des chars à 200 000\$ des bourgeois maudits, pour que les riches claquent des dents de terreur et de froid, et que se cristallise enfin la volonté souveraine du peuple!<sup>5</sup>

Voilà. J'ai eu le courage de mes opinions. J'ai fait mon lit. Vert.■

(1) Pour une analyse fine et géniale de ce concept, nous recommandons la lecture du brillant article de Huchot, G., «L'été au service de la classe dominante», *Vie Ouvrière*, n° 218, juin-juillet 1989.

(2) Queneau, Raymond, *Zazie dans le métro*, Poche, 200 et quelques pages. Un ouvrage qui n'a rien à voir avec le sujet discuté ici, mais que j'ai bien aimé et que je vous recommande chaudement.

(3) Adjectif possessif, féminin singulier, se rapporte au nom capacité.

(4) Les notes en bas de page, ça fait intellectuel, alors comme je suis un béotien pédant et prétentieux, j'en abuse. Ça en jette.

(5) Et si vous trouvez cet article pourri, vous pouvez blâmer cette visqueuse canicule qui me compotifie la substance mentalogène. Et réclamez la démission de la rédactrice en chef de cette revue: c'est elle qui a eu cette idée stupide pour cette chronique. (N.D.L.R.: *C'est un pensez-y bien!*)

André Leclerc, G. Huchot pour les intimes, "gagne sa vie" comme concepteur graphique. Comme vous l'aurez deviné, il a - dans sa prime jeunesse - côtoyé les milieux militants.

## DES VACANCES À BON COMPTE

L'Auberge de plein-air l'**Interval** à Ste-Lucie des Laurentides offre aux personnes à faible revenu la possibilité de prendre des vacances à prix abordable.

Ce programme privilégie les personnes âgées de 18 à 35 ans, ainsi que les familles monoparentales. Les possibilités de séjour sont les suivantes: les fins de semaine de la St-Jean, de la fête du Travail et de l'Action de Grâce ainsi que les semaines du 25 au 30 juin, du 9 au 14 juillet et toutes celles du mois d'août.

Le coût d'un séjour est calculé selon votre revenu et le nombre de personnes par foyer. Ce coût inclut l'hébergement, la nourriture, l'animation, le prêt de matériel (planche à voile, voilier, canot, chaloupe, etc.) et le transport aller-retour.

Pour toute information et/ou réservation, composez, à Montréal, le **279-9394**.

## LES DROITS DE L'ENFANT

L'organisme **Aide à l'enfance** nous informe que le projet de Convention sur les droits des enfants sera soumis à l'Assemblée générale des Nations Unies pour adoption en décembre prochain. Cette Convention est un outil juridique assurant une mise en oeuvre efficace des principes contenus dans la Déclaration universelle des droits de l'enfant. Telle que proposée, la Convention est appelée à fixer des normes universellement reconnues pour assurer la protection des mineurs et les soins nécessaires à leur bien-être. Elle traite des droits civils, économiques, sociaux et culturels des mineurs.

En tant que membre de l'ONU, le gouvernement canadien se doit d'encourager l'adoption de la Convention et d'être parmi les vingt premiers pays signataires, ce nombre étant le minimum requis pour qu'elle soit ratifiée.

Dans le même domaine, le ministère de la Justice vient de publier deux brochures sur le problème de l'exploitation

sexuelle des enfants. **Si un enfant est victime d'exploitation sexuelle, les dispositions de la loi** a été conçue à l'intention des adolescents et des adultes qui sont en contact avec des enfants. Il s'agit d'un guide général qui vous aidera à réagir dans les cas d'exploitation sexuelle d'enfants et à comprendre le processus juridique.

La deuxième brochure s'adresse directement aux enfants. **Le secret du petit cheval** est un conte qui explique aux enfants qu'ils n'ont pas à respecter le secret sur l'exploitation sexuelle.

Vous pouvez obtenir ces brochures en communiquant directement avec le ministère de la Justice, à Ottawa, au **(613) 957-4222**.

## T'AS POGNÉ UNE JOB-CITRON? EMPRESSE-TOI DE LA DÉNONCER !

"Une job-citron, c'est quand:

- on passe nos journées à côté du téléphone au cas où l'employeur nous demanderait de rentrer...
- on est obligé d'avoir deux emplois à temps partiel pour faire une semaine de 30 heures...
- pour joindre les deux bouts, on est obligé de passer des circulaires à 1¢ chacun...
- on est à notre quatrième job en six mois...
- l'agent d'aide sociale nous offre un projet d'emploi pour qu'on prenne de l'expérience en cuisine, mais où l'on ne fait que de la vaisselle..."

Voilà, sommairement, ce que révèle une enquête réalisée cet hiver par la **JOC**. Portant sur les conditions de vie et de travail des jeunes, les résultats en ont été rendus public devant plus de 500 jeunes qui participaient au Gala national de la jeunesse travailleuse qui a eu lieu à Montréal le 29 avril dernier.

Pour obtenir plus de détails sur les emplois précaires, communiquez avec la JOC nationale au 3119 Monsabré, Montréal, H1N 2L3, tél.: **256-7374**.

## DES BOMBES DANS NOTRE COUR

145 personnes ont été arrêtées le 23 mai dernier à Ottawa. Leur crime: avoir protesté contre l'exposition ARMX 89 qui faisait impunément la promotion du matériel militaire le plus sophistiqué au monde.

ARMX 89 est probablement l'exemple le plus vulgaire du rôle que joue le Canada dans le commerce international des armes. En effet, 10 000 acheteurs (militaires et responsables politiques de haut rang) provenant d'une cinquantaine de pays ont ainsi pu venir faire leurs "emplettes" grâce à la bienveillante complicité du ministère de la Défense qui parraine cette exposition. Les régimes parmi les plus répressifs du monde s'approvisionnent ainsi chez nous.

ARMX représente aussi un formidable marché pour les producteurs d'armes du monde entier. Une annonce parue dans le **Canadian Defence Quarterly** soulignait l'importance des débouchés commerciaux qu'ARMX leur offrirait: "Vous vous retrouverez au centre d'une véritable fièvre d'achats et l'absence du grand public vous permettra de voir en chaque visiteur un acheteur, futur client ou utilisateur bien réel. Le temps passé avec eux sera sûrement pour vous le plus productif et le plus avantageux de l'année."

Cet odieux commerce des armes a soulevé l'ire des organisations progressistes du Québec et du Canada. À l'invitation de l'**Alliance pour une action non-violente**, près de 2 000 personnes ont participé à une manifestation le 22 mai dans les rues d'Ottawa. Puis le lendemain, 145 personnes ont tenté d'empêcher l'ouverture de l'exposition en bloquant tous les accès au site de l'exposition, au risque d'être emprisonnées. Ce qui fut fait.

Comparaisant immédiatement devant les tribunaux sous l'accusation de méfait public, tout ce beau monde a plaidé non-coupable. Leur procès devrait avoir lieu à l'automne.

## ***LES AMOURS: RÉALITÉ OU FICTION?***

On en parle à toutes les sauces. On en rit et on en pleure. Saisonnières ou vivaces, on en souligne parfois l'ardeur avec un bouquet. Effeuille la marguerite fait partie de ces plaisirs qui n'ont pas d'âge. "Il m'aime, elle m'aime... un peu, beaucoup, passionnément, à la folie".

L'amour, ce singulier sentiment, prend des allures de pluriel dans ce dossier d'été. Nous n'aurions, pour rien au monde, voulu en censurer la formule et désirions en traiter sous toutes ses formes. Tant et si bien qu'une auteure a outrepassé (quel délice!) les nombreux tabous de la langue française pour permettre à ses personnages de s'aimer à la forme négative.

Avec un réalisme déconcertant, trois femmes et un homme se sont prêtés au jeu de la fiction. Mais, n'en disons pas plus... Soyons des amours et taisons-nous, histoire de ne pas vendre la mèche de textes déjà si enflammés.

À vos amours!

Des écrits de Josée DESROSIERS, Josée GAUTHIER, Alain JACQUES et Dorothy LEIGH LIZOTTE.

# AMOUR FLUIDE

par Josée DESROSIERS



L buvait goulûment ma salive. Nous étions dans l'effervescence de l'amour nouveau. Découvrir, goûter, mordre, creuser, absorber l'autre aimé. Passion. Nous nous agencions follement dans la conjoncture idéale. Il entreprenait un nouveau départ, il changeait de style de vie. Moi aussi, je terminais mes études. J'entrevois l'avenir, la carrière comme une noire ligne pointillée. L'amour venait compenser notre amertume. Lui me valorisait, me stimulait, m'admirait. Je l'encourageais au présent à sortir de ses malheurs passés. Nous étions ensemble; ça irait mieux jusqu'à ce que... Je pars en voyage. Adieux langoureux, soupirs torturants, nuages de grisaille; aucune promesse sinon de se retrouver aussi amoureux qu'avant ce départ. Et je reviens. Je l'aperçois à l'aéroport, contrôlant mes tremblements de coeur en public. J'espérais tant retrouver le principe du couple communicant. Quoiqu'on se redécouvre avec une certaine maladresse, un nouvel amour prend son envol, jusqu'à ce que...

Icare a les yeux ailleurs, les pensées ailleurs. Je n'aurais pas dû le remarquer puisqu'il me démontre de plus en plus son amour pour moi. Pourtant quand je le questionne, un bouillon de paroles hostiles surgit. Nous touchons le fond du tonneau surtout après les rencontres d'amis. Je suffoque dans cette atmosphère sous pression. J'éloigne davantage encore son esprit alors que son être me colle à la peau. Je l'aime... mais je veux m'en débarrasser pour préserver ma raison, ma raison de vivre. Je me hais en l'aimant. Malgré tout, je fonds fatalement à l'effusion de sa tendresse comme une cire molle. Jusqu'à ce que...

Il caresse le long de son corps avec ses paumes ouvertes, élargit ses mains au niveau de ses hanches. Il jouit avec une autre.

L'amante avait refait surface



JORGE GUERRA

durant mon voyage. Le visage veule, Icare n'avait pu la repousser. Elle représentait la Doña Juana envoûtante, le souffle qui fait oublier toutes les peines. Mais elle profitait de l'inconscience d'Icare comme un succube à l'affût des défaillances. Elle l'enivrait, obéissant à ses pulsions. Peu importe l'étiquette qu'on lui collerait, il la voulait près de lui.

Elle est la botte qui le propulse au septième ciel; je suis l'autre botte qui le retient sur terre. Et le feu qui m'unit à lui s'enfuit en tisons sous des pas "érosicides" jusqu'à ce que...

Nos regards rivés l'un à l'autre sont hétérogènes. Dans le reflet de ses yeux se mire l'image de l'Autre, l'ensorceleuse. Chaque fois que je parle de l'Autre, des brouilles tristes à vomir m'inclinent à sourire à l'idée de mourir. Les angles de ce triangle me coincent les nerfs, me transpercent les tripes, me déchiquettent dans l'embouchure de l'aliénation. Dans l'autre qui exhale ses vapeurs extra-sensuelles, il est l'homme le plus doux et le plus amoureux d'entre tous. Il exprime la sincérité

du moment. Il n'est jamais faux pour peu qu'il ait intérêt d'être vrai; jamais vrai pour peu qu'il ait intérêt d'être faux, comme le disait Diderot. J'allais le découvrir jusqu'à ce que...

Un soir de chaude brise de printemps, Icare m'annonce qu'il ne veut que moi. Il laisse tomber l'Autre. Vais-je lui pardonner toute la fermentation des soucis qu'il m'a causés? Je doute... mais je me laisse entraîner par la gorgée d'espoir jusqu'à ce que... Les bulles de la sonnerie du téléphone pétillent à mon oreille. Un appel d'Icare; je vais donc le rejoindre. Il baisse le regard sur Elle, cette Autre. Il a tellement honte. Il empoigne son corps lisse et bronzé. Il me signale qu'il a été faible devant cette puissante tentation. Il porte sa bouche à la sienne. Il avale à pleine gorge l'illusion du bonheur, de la joie de vivre. Il avait fait son choix. L'eau de rose est amère; celle des fleurs de houblon, plus douce.

Il buvait goulûment sa bière.♥

Josée Desrosiers est membre de la JOC, la Jeunesse ouvrière chrétienne.

# LE LOUP DÉMASQUÉ

par Josée GAUTHIER

**J**adis blondes, mes boucles blanches ne s'échappent plus de mon charmant capuchon pour deux raisons bien simples: il ne me reste plus assez de cheveux pour qu'ils se permettent la dérobade et de plus, le capuchon ne se porte plus depuis belle lurette. Il m'arrive cependant parfois - pour le plaisir de la chose - de me coiffer d'un bonnet, à l'instar de ma grand-mère. Au fait, je viens ici rectifier quelques détails de son histoire qui, au fil des siècles, est surtout devenue la mienne. Mes soixante-treize ans bien sonnés me permettent enfin de briser la loi du silence tout en rêvant d'être écoutée. Si vous le voulez bien, c'est aujourd'hui que vous allez entendre la véritable histoire du Petit Chaperon Rouge...

*"Or, la grand-mère du Petit Chaperon Rouge habitait une petite maison isolée située dans une clairière, à l'autre bout de la forêt... ce jour-là, la sachant souffrante, la maman de la fillette décida d'envoyer l'enfant à son chevet munie de quelques provisions..."*

Grand-mère n'habitait pas la petite maison isolée, elle n'y séjournait que le temps d'une cure d'amaigrissement, c'est du moins ce que croyait maman. Veuve depuis trois ans, mère grand s'était liée d'amitié - au grand désespoir de petite mère - à une chanteuse-venteuse de pilules amincissantes. Sans toutefois jamais avoir vérifié le bien-fondé de ses intuitions, maman était certaine que grand-mère avait flanché sous le joug de

l'hypocrite candeur de la vedette pop. C'est ainsi que je me retrouvai affublée d'un panier d'osier débordant de riches odeurs et de l'infâme mission de faire entendre raison à grand-maman. Comme si, malgré son titre, l'aïeule n'était pas assez grande pour diriger seule sa destinée! J'en étais là de mes propos philosophiques, le nez dans les pâquerettes, lorsque...

*"Tout près de là, une grande forme s'étira en baillant sous les buissons. Par la pointe de mes oreilles, rugit le loup, qui mène ici si grand tapage?"*

Insultée, je m'empressai de rétorquer: "N'exagérons rien, ce ne sont tout de même pas les petits fers de mes souliers de cuir patant qui crissent si fort sous le gravier, monsieur Loup... ou... i... M. Louis!" De Peau d'Âne à Peau de Loup, il n'y avait qu'un pas de souris et M. Louis l'avait franchi. Second voisin de grand-maman à la ville et ami d'enfance, il avait toujours gardé beaucoup d'estime pour la tendre Délinda. On racontait même qu'il avait essuyé plus d'une larme lorsque cette dernière avait choisi mon châtain de grand-père comme époux. Le trio était cependant toujours resté en très bons termes, l'amour des uns n'anéantissant pas l'amitié des autres. J'avais, depuis quelques mois déjà, noté une lueur nouvelle dans les grands yeux de grand-maman et je pouvais maintenant déceler sa jumelle dans ceux de Monsieur Louis. J'avais beau être petite, pour moi aussi 1 et 1 faisaient 2. C'est pourquoi lorsqu'un peu mal à l'aise dans sa peau, le vénérable amant de grand-maman voulut m'expliquer les raisons de son déguisement, je le priai de se taire. Je me permis alors de lui rappeler que les personnes du petit et du grand âge comprenaient bien au-delà des mots, contrairement à celles du moyen âge. Son rire de grelots se fit entendre puis, pensif, il ajouta: "Les vraies vieilles et les vrais vieux, ce pourrait donc être les gens du milieu que tu appelles si naïvement du moyen âge. Je m'en souviendrai..." Nous nous rendîmes ensemble chez grand-maman déguster les délices que décelait mon panier d'osier. Fin de l'épisode.

**Et le chasseur dans tout cela?  
Eh bien ça, c'est une histoire... de ma grand-mère!**

♥  
Nous remercions la revue Femmes d'Action qui a gracieusement permis la reproduction de ce texte jadis publié en ses pages.

VIE OUVRIÈRE/JUIN-JUILLET 1989/17



MICHEL LAVIGNE - Les illustrateurs de l'Ontario Inc.

# QUE RESTE-T-IL DE NOS AMOURS...

par Dorothy LEIGH LIZOTTE



ne photo, vieille photo de ma jeunesse.... "Quelle scie!", pensa Françoise qui détestait entendre sa mère fredonner de vieux airs de sa voix aigrette. D'autant plus que son répertoire manquait sérieusement de variété. Elle tourna le bouton de la radio et un air de Vivaldi retentit dans la pièce. Sa mère se tut: le message était clair. Françoise n'aimait que l'opéra et la musique classique. Elle ne syntonisait que les postes à fréquence modulée. Elle supportait également plutôt mal les goûts de sa fille, Marianne, laquelle fondait littéralement en regardant les "clips" de Richard Séguin ou de Michel Rivard. "Les Saisons de Vivaldi, ça au moins ça ressemble à de la musique!", marmonna-t-elle entre ses dents.

"Ma pauvre Françoise, tu n'auras jamais connu qu'un seul chemin, une seule trajectoire d'un point à un autre: la ligne droite... Ta ligne à toi!"

"Maman, je déteste quand vous vous adressez à moi de cette façon! Je ne suis la "pauvre Françoise" de personne!"

"C'est bien ça le drame! Tu n'es là que pour toi et je ne suis pas sûre que ça t'ait rendue heureuse jusqu'à maintenant."

"Je ne suis peut-être plus là pour personne, comme vous dites, mais heureusement que je suis encore là pour vous maman, sinon..."

Devant le nuage gris qui passa dans le regard de sa mère, Françoise comprit qu'elle avait poussé le bouton un peu loin.

"Je suis désolée, maman, ce n'était pas du tout ce que je voulais dire... Vous savez que j'apprécie que vous soyez là avec nous, Marianne et moi, seulement..."

"Seulement, seulement, comme on dit dans les revues psychologiques, le conflit des générations, c'est pas facile à vivre, je le sais Françoise. Il y a des jours où j'ai l'impression qu'on vit dans un ghetto, nous trois. Tu ne trouves pas?"

"Franchement, maman! Dans un



ghetto! Vous n'en mettez pas un peu trop?"

"Demande à ta fille, je parie qu'elle pense comme moi!"

"Marianne est toujours prête à me casser du sucre sur le dos et à faire équipe avec quiconque, s'il s'agit de m'accabler, alors..."

"C'est parce que c'est aussi difficile pour elle de l'accepter en entier, comme un tout indivisible, que ça l'est pour toi vis-à-vis de moi. C'est le problème de tout le monde, au fond. On aimerait garder que le meilleur des autres et laisser tomber le reste mais comme on n'est pas constitué de pièces détachées, chacun est à prendre ou à laisser..."

"Maman, j'adore quand vous philosophez! Votre petit côté maîtresse d'école qui remonte à la surface...!"

"Pour ça, j'ai toujours voulu faire partager mon point de vue, c'est vrai. Pas tant pour gagner, tu sais... Ce que j'aurais souhaité, c'est de trouver un terrain neutre pour que les coeurs battent à l'unisson."

"C'est des rêves d'adolescentes ça, maman. Je vous le dis, vous êtes plus proche de Marianne que de moi. À 22 ans, elle espère même sans y croire le Prince Charmant!"

"Peut-être que je la comprends plus parce que je la regarde vivre avec un certain recul, ce que les mères ne peuvent pas faire. Mais ça ne veut pas dire que je l'aime plus. Et puis l'amour, ça ne se mesure pas. C'est comme une sorte de courant: ça passe ou ça ne passe pas, mais rassure-toi, dans ton cas, ça passe et ça ne passera pas... dans le sens que ça ne s'arrêtera pas!"

Françoise sentit comme une bouffée de chaleur qui l'envahit. Pas de celles qui hantaient ses nuits depuis quelques mois, non. C'était plutôt qu'une onde douce et bienfaisante, qui la parcourait tout entière. Les premiers mots d'amour qu'on lui adressait depuis, depuis... Depuis que Robert était parti. Depuis qu'il avait choisi de "refaire" sa vie. Peu importait que ces paroles viennent de sa mère. L'amour, on le prend comme il vient et on s'en nourrit parce que c'est une denrée rare...

Françoise ferma l'appareil radio. Elle retourna s'asseoir dans son fauteuil et prit le temps de regarder la vieille dame qui lui faisait face. Même avec le visage parcheminé, même avec au coin des yeux des rides profondes qui démontraient qu'en rien, pas plus que les autres, sa mère n'avait été épargnée, un air de santé et de jovialité s'attachait à ses traits flétris.

"Je vous envie de savoir faire corps avec la vie. On dirait que vous avez découvert le secret des choses et que c'est ça qui vous donne votre assurance tranquille."

"On n'a jamais tout à fait le choix, Françoise. La vie, il faut faire avec. Tant qu'on réserve une petite place pour l'amour, il reste encore de beaux jours devant soi, à tout âge."

"L'amour, l'amour... vous parlez comme les chansons que vous fredonnez. L'amour de nos jours, maman, saviez-vous que ça peut être drôlement "paniquant", pour

parler comme Marianne? Quand un gars la fait "buzzer", comme elle dit, c'est tout de suite l'inquiétude. "Pour combien de temps? Est-ce qu'on a des chances que ça marche?" Elle s'angoisse tellement que ça tourne au vinaigre. C'est vrai! Il n'y a plus d'unions qui durent. Et puis c'est pas tout... avec toutes les menaces et les mises en garde contre le SIDA et les autres MTS, y'a plus personne qui n'ait pas l'impression de jouer avec de la dynamite!"

- "C'est pour ça que tu refuses de

rencontrer des gens, Françoise? Tu t'enfermes ici et ça te réussit mal. Tu deviens agrie."

- "C'est vite dit, vous avez bien vécu seule pendant presque vingt ans de votre vie. Quelle était la place que vous accordiez à l'amour?"

- "La première, Françoise. Toujours la première. Mes amours ont changé, elles ont évolué, se sont diversifiées, de ton père à la maternité, puis de l'enseignement à mes autres activités... mais j'ai toujours été en amour! Toujours, toujours."

- "Et maintenant, maman, que reste-t-il de vos amours?"

- "Maintenant?... Il me reste les chansons d'amour, la poésie, les rêves, les souvenirs. Le besoin d'un projet aussi. Comme il me reste encore un petit bout d'avenir, je ne te l'ai jamais dit, mais ce que je voudrais par-dessus tout, ce serait de voir arriver l'an 2000!"

- "Maman, j'admire votre belle sérénité... mais je n'en démords pas: je demeure incapable de vous entendre chanter!"

## LE COEUR CAILLOU

par Dorothy LEIGH LIZOTTE



était au temps où l'adresse manuelle exigeait plus qu'une légère pression du doigt sur quelque bouton de commande d'une machine. C'était avant ce qu'ils appellent le progrès.

Pépère Caillou, comme on l'avait surnommé dans la région, aimait se remémorer cette époque. Roch Desrochers, de son nom véritable, était encore alerte malgré son âge avancé. Il reprenait en cette fin d'après-midi de septembre sa troisième petite promenade quotidienne qui le mènerait invariablement au lac. Depuis quelques jours, le soleil se faisait déjà moins ardent. Les arbres avaient commencé à revêtir leur costume automnal et rivalisaient de leurs teintes flamboyantes.

À cette période de l'année, les vacanciers avaient déserté la place et regagné leur appartement "tout-confort" de citadins, incluant piscine, sauna et ascenseur. Tellement confortable d'ailleurs que dès l'apparition des premiers bourgeons, on pouvait les voir rappliquer en hâte à leur chalet du Lac Lapierre, pour venir respirer le bon air de la campagne. Mais leurs poumons devaient fort mal s'acclimater à cet air pur car leur première préoccupation consistait à recréer l'ambiance de la ville, en étouffant le chant des oiseaux dans un concert de musique disco et de bruits de bateaux à moteur qui avaient le double avantage de laisser un parfum âcre et prononcé de même que des sillons huileux partout sur le lac. De sorte qu'on avait dû renoncer à taquiner la truite pour permettre aux gens de la ville de se détendre en organisant des courses sur le



lac et des compétitions de ski aquatique.

Pépère Caillou s'assit lentement sur la grosse pierre plate, près du bord du lac. Il regardait la surface de l'eau, toute chiffonnée par ce vent doux de fin d'été. Comme à chaque fois qu'il s'asseyait là, le courant l'entraînait et ses pensées se noyaient dans un hier si proche et si loin que son vieux coeur pourtant solide se contractait bizarrement. On aurait dit qu'il se nouait. Et ces petits noeuds durs comme des pierres lui rendaient le coeur lourd. Katou l'avait déjà surpris dans cet état. Elle était venue pourchasser les grenouilles et avait vu Pépé assis sur sa roche. Elle s'était approchée de lui mais il ne semblait pas la voir. Pépé était ailleurs et ses yeux gris, remplis de tristesse.

se. Katou mit sa petite main sur le bras de son Pépé. De toutes ses amies, elle seule connaissait le très grand privilège d'avoir un arrière-grand-père et elle en ressentait une immense fierté, même si on se moquait parfois de Pépère Caillou. Elle se colla contre lui, câline, et lui dit: - *Pourquoi t'as le coeur caillou, Pépé?*

Formule magique, semble-t-il, car immédiatement, un sourire se dessina sur les lèvres de son Pépé.

- *Le coeur caillou?* répéta-t-il.

- *Ben oui, tu sais comme quand les larmes, elles sont trop grosses et qu'elles peuvent pas couler. Alors, elles restent en dedans, mais ça fait pesant, comme un petit tas de cailloux...*

Il n'y avait que Katou pour dénicher des expressions pareilles! Katou qui généreusement partageait son univers d'enfant rempli d'images, de rires en cascades et de colères aussi. Katou que Pépé appelait alors son petit volcan, ce qui avait pour effet de déclencher une lave d'éclats de rire car Katou ne savait pas résister au plaisir de s'imaginer projetant cette coulée chaude, brûlante, dévastatrice, avec au coeur de tout ce bouillonnement, des pierres qui jaillissent, qui coulent et culbutent, animées, habitées par un quelconque maléfice, des pierres folles de colère, comme Katou.

Pépé prit la fillette et l'assit sur lui.

- *Non, Katou, c'est fini. Je n'ai plus le coeur caillou, comme tu dis. Quand tu es là avec moi, j'oublie ce qui me chagrînait. Les vieilles personnes aiment bien ressasser leurs souvenirs et c'est bien normal. À mon âge, le chemin qu'on a derrière soi est plus long que celui qui est devant. Et comme je n'ai pas beaucoup de projets d'avenir, je pense à ceux*

qui me tenaient à coeur avant, et quelquefois, je m'attendris, tu vois.

- Mais toi, Pépé, tu ne peux pas devenir tendre. C'est déjà fait! Tu es mon Pépé doux, mon Pépé d'amour! Et puis j'aime pas quand tu dis que t'as pas de projets d'avenir. On en a tout plein, toi et moi. Tu m'as promis qu'on ferait des châteaux de glace, cet hiver!

- Ho là! va doucement, ma Katou. Les châteaux, c'est toi qui les construis. Moi, je vais seulement t'apprendre la manière.

- C'est vrai que la neige sera dure comme les pierres?

- Bien sûr, petite architecte. Tu la changeras en glace et si le temps n'est pas trop doux, tes châteaux resteront bien en vue dans la cour jusqu'aux pluies du printemps.

- Jusqu'au printemps... Tu te rends compte, Pépé! Et toi qui disais que t'avais pas de projets d'avenir.

- C'est vrai, ma toupie. Je crois que j'ai grande envie de te voir à l'oeuvre.

- Et les architectes de glace, Pépé, ça ressemble un peu à toi, quand t'étais casseur de pierres, dis?

- Bah! peut-être, oui, si on veut. On peut toujours trouver des ressemblances. Tu vois, j' imagine qu'il y a la même satisfaction à jouer avec un matériau dur, résistant, que ce soit la pierre ou la glace, lorsqu'on réalise qu'on peut cisailler, modeler cette dureté. Tu sais, je n'ai jamais très bien compris pourquoi les forçats, les bagnards, on leur faisait casser des pierres pour les punir. Pour moi, ça n'a jamais été une punition. On travaillait fort, c'était épuisant, et pourtant, quand je rentrais à la maison, si mon corps et mes mains étaient brisés, mon coeur, lui, était léger.

- T'avais pas le coeur caillou dans ce temps-là?

- Mais non, ou alors si je l'avais, je ne savais pas ce que c'était, puisque tu n'existais pas encore pour me l'expliquer.

- Oh! Pépé, c'est dommage car j'aurais pu en trouver de toutes sortes, avec toi, des cailloux pour ma collection.

- Tu peux toujours trouver les mêmes aujourd'hui. Les pierres, elles ne sont pas comme nous, elles ne changent pas. Elle demeurent. Hier, aujourd'hui, demain. Les pierres, elles restent là, sur notre chemin. Elles n'ont besoin de rien. Discrètes, effacées, qu'on les regarde ou pas, elles sont là. Elles se suffisent. Elles vivent paisiblement leur vie minérale.

- C'est pour ça que je les aime, moi. Et c'est pour ça que je les garde, tu sais, mon Pépé Caillou. C'est parce qu'elles sont comme des morceaux de toi. Il y a un petit peu de ton coeur dans mes cailloux. Ils sont paisibles, comme toi...♥

## PEUT-ÊTRE UNE HISTOIRE D'AMOUR...

par Dorothy LEIGH LIZOTTE



Je n'étais ni blonde, ni grande, ni mince. Quant à lui, il n'était ni brun, ni ténébreux, n'avait rien, strictement rien du "beau Brummel" classique. Ce n'était pas le printemps, loin de là! Janvier craquait sous zéro et l'autobus scolaire n'arrivait pas. Comme sa montre était arrêtée, il vérifia l'heure auprès de moi. À coup sûr, nous ne serions pas là pour le début des cours! Étrangement, l'idée de rater Madame Legris et le test de maths ne nous réjouissait guère. Nous disions préférer cent fois être à l'heure, plutôt que de devoir sautiller sur place, comme deux idiots, tentant vainement de nous réchauffer en attendant ce foutu "bus". Lui, il prononçait "bosse", à l'anglaise... "C'est rare qu'on attende le "bosse" comme ça!" Ce n'était pas brillant comme entrée en matière, j'en conviens. Qu'importe, au moins il n'essayait pas de me faire de l'épate! J'ai tenté d'exquisser un sourire qui devait davantage s'apparenter à une grimace. Le froid m'avait complètement engourdi les joues. Encouragé par ma réceptivité, il n'a pas renoncé à poursuivre un semblant de conversation qui nous valut d'oublier quelque peu la bisé glaciale qui cinglait.

Finalement, nous n'avons pas manqué le test de maths. Nous n'avons pas eu droit à cette aubaine. Il nous fallut

piocher et nous n'avons pas échappé non plus à la mauvaise humeur du prof de français, lors de la période qui suivit. Ce ne serait définitivement pas un lundi hors de l'ordinaire. Ce serait moche, comme d'habitude, sauf que...

Maintenant que la glace était rompue, nous ne pourrions plus faire semblant de ne pas nous voir. Je ne pourrais plus feindre celle qui n'a rien remarqué quand il passerait et lui non plus...

Nous ne nous sommes pas échangés tout de suite nos numéros de téléphone. Nous avons laissé le temps faire son oeuvre. Comme si le temps pouvait jamais travailler pour nous. La neige ne fut pas très abondante, cet hiver-là. Nous n'avons pas joué à *Love Story* en nous ébattant dans un parc quelconque, nous roulant dans une belle poudre floconneuse, comme on voit parfois dans les films. Nous ne nous sommes pas surpassés en prouesses sur la patinoire ni n'avons entrepris de longues promenades, main dans la main, les pieds dans la gadoue... Non, nous nous sommes en fait rabattus sur le "P'tit Café", un restaurant pas très accueillant qui ne nous refusait toutefois pas un abri, alors que nous passions des heures à ne rien nous dire d'important, en sirotant un café infect qui ne nous procurait pas le moindre plaisir ni la moindre satisfaction.

Nous n'avons jamais rien brusqué.

Nous n'avons pas succombé à nos "pulsions". Nous n'imiterions pas ces têtes brûlées qui jouaient leur avenir sur un simple coup de coeur. En réalité, nous n'osions pas vivre pleinement notre jeunesse. Le manque de confiance que, de toutes parts, on nous témoignait n'avait pas été sans laisser quelques empreintes qui déteignirent sur nous, à la manière de ces flaques de boue qui maculaient la neige.

Et puis le printemps n'a pas pu faire autrement que de nous revenir. L'ardeur du soleil ne se contenait plus; la neige ne sut pas résister très longtemps, entraînant dans sa fonte toutes les scories accumulées durant de trop longs mois. Je n'ai trouvé aucun réconfort dans la chaleur du mois de mai puisque celui dont je me croyais aimée est déménagé, sans même laisser d'adresse. Je n'ai pas réussi mes examens de fin d'année, comme j'ai échoué aussi à ma première expérience amoureuse... Peut-être même me suis-je trompée d'histoire d'amour? En tout cas, mon chagrin s'en rappelle... c'était assurément une peine d'amour!♥

Membre d'un groupe de loisirs littéraire, Dorothy Leigh Lizotte fait également partie d'un comité de consultants en lecture à la bibliothèque municipale de Repentigny.

# MON DERNIER AMOUR

par Alain JACQUES

**J**e ne veux pas parler avec nostalgie du dernier amour. En parler au passé, c'est comme s'il n'était plus, comme s'il restait le seul amour significatif dans ma vie. Il ne subsiste alors pas assez de place à l'espérance.

Je pourrais parler du dernier amour comme de l'actuel. Il s'agirait alors d'employer la règle du "ici et maintenant" et d'être capable de prendre du recul sur le moment présent. Ce qui n'est pas une mince affaire.

Pour ma part, comme j'attends mon prochain amour incessamment j'ai décidé de réfléchir à mon dernier amour comme à celui qui vient. Eh oui, je l'attends car je suis sûr qu'il s'en vient bientôt.

Voilà un homme bien malheureux, direz-vous, car il attend encore son amour... Détrompez-vous. Je l'attends mais avec conviction, sérénité, le coeur rempli de joie. Je le vois

déjà: désintéressé, débordant, gratuit, vif et surtout... partagé. Pour moi ce dernier amour c'est comme entr'ouvrir la porte qui donne sur ce monde toujours meilleur auquel j'aspire tant.

C'est sûr que l'amour que je vis actuellement est ressourçant et passionné car j'ai la chance de vivre avec une fille formidable. Mais là n'est pas la question car mon dernier amour (qui s'en vient) sera à coup sûr différent. À un autre niveau si j'ose dire. C'est pourquoi je l'attends avec ferveur.

Mon dernier amour et moi, on n'aura pas besoin de parler (au début en tout cas). Nos corps feront la conversation et les sentiments seront la base de notre relation. Il n'y aura pas de place pour l'intellectualisation abusive derrière laquelle on se cache trop souvent. La franchise et la spontanéité auront toute la place qui leur est due.

Une relation vraie pourra alors

s'installer entre nous. J'espère beaucoup en ce dernier amour car il me permettra de me reconnecter sur la vérité, la vie et l'espérance.

Vous me direz: "Et si tu te trompais? Si tu espérais trop de ce dernier amour?" Peut-être! Ce que je sais c'est que mon corps et mon coeur me répètent sans cesse que je n'attends pas pour rien. De plus, dans mon entourage, des amis ont vécu la même chose que moi et ils me le confirment aussi. Alors comment voulez-vous que j'en doute.

Et de toute façon je sais qu'il va arriver le 18 décembre... notre gynécologue nous l'a confirmé hier!

Le dernier papa romantique♥

**Alain Jacques**, de Montréal, est l'heureux gagnant du concours **À vos plumes**. Il se mérite un coton ouaté et un t-shirt aux couleurs de V.O. et *Histoire du Canada* des Éditions du Boréal. Nos cordiales félicitations.



## UNE INFORMATION BRANCHÉE ET ACCESSIBLE

- Un numéro: 2,80\$  
plus 70¢ de frais de poste
- Abonnement d'un an (8 n<sup>os</sup>) 18\$
- Abonnement de 2 ans 32\$
- À l'étranger (1 an) 23\$
- Abonnement de soutien 25\$
- Spécial étudiant et sans emploi 13\$

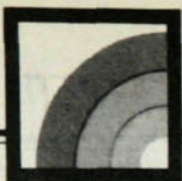
Ci-inclus \_\_\_\_\_ \$ pour \_\_\_\_\_

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_

À l'ordre de: Revue Vie Ouvrière  
1212 rue Panet  
Montréal, Qc, H2L 2Y7  
(514) 523-5998



# L'AFRIQUE AU CENTRE-VILLE DE MONTRÉAL

par Pierre VIAU



JORGE GUERRA

À deux pas de la station de métro Berri-UQAM, le Centre Afrika Centre (CAC) est à l'image d'un continent: trop méconnu et ouvert sur l'avenir, non sans affronter de multiples défis.

Depuis quelques années, le nombre d'Africains et Africaines ne cesse de croître au Québec. Selon des responsables du CAC, ils seraient environ 10 000 dans la région métropolitaine. Un bon nombre proviennent du Zaïre, du Ghana, du Sénégal, de l'Éthiopie et, depuis peu, de la Somalie. Est-il besoin de rappeler qu'il s'agit uniquement de ceux et celles qui sont arrivés ici directement de l'Afrique, depuis les dix dernières années?

Fondé il y a un an, à l'initiative d'Africain-e-s et de Québécois-e-s, le CAC ne veut, en aucun cas, s'ériger en une espèce de ghetto. Mais les valeurs africaines et tout ce qui est lié, de près ou de loin, à la vie des Africains dans leur nouveau milieu d'implantation demeurent les premières préoccupations du CAC.

En ce sens, le CAC est un véritable carrefour d'activités socio-culturelles et de rencontres de plusieurs associations africaines de Montréal.

## LES ENFANTS ET LES FEMMES

Le CAC s'inquiète de constater que les mass média et les productions de télé-

romans tiennent peu compte de la vie de plus de 30% de la population du Québec. L'absence de membre de la communauté africaine et des autres communautés culturelles dans l'enseignement préoccupe aussi les responsables du CAC. Selon eux, l'avenir du Québec risque d'être gravement conflictuel, car les enfants n'ont pas de modèles adultes qui sont le reflet du Québec d'aujourd'hui.

Avec l'appui du CAC, de nouveaux groupes se forment, tel **Jeunesse-Afrique-Québec**. Pour sa part, **Afrique au Féminin**, fondé par des femmes africaines, se veut un relais d'information et d'orientation afin de promouvoir l'autonomie, le respect, la dignité et l'épanouissement de la femme africaine.

## FAUT-IL TENDRE INDÉFINIMENT LA MAIN?

L'emploi et l'intégration au marché du travail demeurent l'un des soucis majeurs des Africains et Africaines. 50% de la population africaine de Montréal est sans travail. Avec eux, des responsables du CAC ne cachent pas leur profonde déception et frustration.

Après avoir été accepté comme immigrant, à partir de critères très sélectifs établis par le Canada, pourquoi Polycarpe, docteur en mathématiques, devrait-il

se satisfaire de gagner sa vie en nettoyant les véhicules d'une compagnie de location d'autos? Pourquoi les interminables recherches d'emploi sont-elles si infructueuses?

Selon un mémoire d'un groupe de réfugiés politiques, immigrants reçus de Montréal, trois raisons sont quotidiennement invoquées quand on leur refuse un emploi:

- **Il faut être parfaitement bilingue.** "Nous avons choisi le Québec pour des raisons linguistiques et culturelles. Nous n'arrivons pas à comprendre qu'à Montréal, nos camarades anglophones sans connaissance du français, obtiennent facilement des emplois, et que l'inverse ne soit pas possible pour nous".

- **Avoir une expérience canadienne.** "Mais comment pouvoir venir d'Afrique ou de n'importe quel coin du monde avec une expérience canadienne?"

- **L'équivalence des diplômes.** "Surpris et étonnés, nous le sommes, quand nous présentons aux employeurs les équivalences de nos diplômes avec ceux du Québec! Nous sommes, soit insuffisamment qualifiés, soit sur-qualifiés pour tous les emplois que nous sollicitons".

Afin d'obtenir des emplois qui permettent aussi un épanouissement social normal, le mémoire propose certaines recommandations sur l'emploi dans les secteurs publics et para-publics. Les réponses gouvernementales se font toujours attendre: "On étudie la situation!" "Il y a saturation du marché de l'emploi". "On doit limiter les postes".

Mais la communauté africaine n'entend pas en rester là. Le CAC met actuellement sur pied l'**Agence Francophone Ressources Afrique Québec** qui aura pour but d'établir des contacts, de sensibiliser les personnes et groupes concernés et d'infléchir les politiques gouvernementales sur les problèmes de l'emploi.

Centre Afrika Centre, 1644 rue St-Hubert,  
C.P. 307, Succ. "C", Montréal (Qc) H2L 4K3,  
Tél: (514) 843-4019.



# MÊME UN AMOUR

par Nicole BRAIS

**F**ut une époque où sur le parvis de l'église après la grand-messe, on échangeait potins, nouvelles et remarques sur la température, le dernier né ou encore le dernier amour de la petite Gauthier. Bien des rumeurs fidèlement propagées ont dû profiter de ce grand rendez-vous hebdomadaire. Depuis, les paroisses ont perdu leurs ouailles, ce qui a nuit davantage aux finances des fabriques qu'aux rumeurs qui circulent toujours. Le foyer s'est déplacé: l'argent et les rumeurs se répandent ailleurs.

Cherchez le monde le dimanche, ils sont moins à la messe que chez Jean Coutu, cette pharmacie qui vend de tout et entre autres des médicaments, soit dit en passant. Cherchez bien, quelque part dans le fond entre les chocolats et l'huile à moteur, il y a toujours un comptoir à prescriptions.

Il y a ceux qui ne jurent que par Jean Coutu et en Jean-Coutu-le-dimanche. À preuve, la pétition signée avec ferveur

par des milliers de fidèles consommateurs-trices. Il y en a d'autres (qui n'y vont qu'en coup de vent le midi sur semaine) que Jean Coutu fait jurer tant il faut de patience pour trouver une boîte de "band-aid". Pas étonnant qu'on ait le temps de tomber sur une vieille connaissance au détour d'une allée ou dans un cul-de-sac de papier hygiénique.

Qu'on y trouve de tout et de rien, ce n'est plus à démontrer. Qu'on y rencontre la parenté, passe encore. Mais qu'on s'y fasse un-e ami-e, ce n'est pas vendu d'avance. Et pourquoi pas un amour?

On y arrive, on y arrive. Vous trouvez que le lien entre le spécial d'été sur les amours de Vie Ouvrière et la promotion de Jean Coutu est tiré par les cheveux? N'empêche que cet hiver au comptoir de la caisse, on y vendait de gentilles épinglettes signalant vos bonnes dispositions à rencontrer une âme-soeur.

Alors si vous êtes de ceux et celles qui ont tout essayé, la plage et les pistes

cyclables en affichant un air de bonne santé, les bars et les pistes de danse en présentant le visage le plus paumé, les courriers du coeur et les agences de rencontres, j'ai un nouveau tuyau pour vous. Profitez de vos prochaines emplettes pour vous équiper d'un de ces macarons. Mettez-le en évidence sur un fond sobre et uni. Parcourez les allées colorées du Jean Coutu le plus près de chez vous en faisant semblant de chercher de la pâte dentifrice ou de la crème à bronzer tout en regardant les autres client-e-s droit dans les yeux. Risquez un rapide coup d'oeil côté poitrine au cas où ils s'afficheraient seuls aussi. Vous ne risquez pas grand chose, quelques achats superflus, mais l'enjeu en vaut bien la chandelle. Je ne serais pas autrement surprise qu'on célèbre bientôt un premier mariage, dans l'aire de stationnement, sous l'oeil bienveillant et avec la bénédiction de St-Jean Coutu. ■

## LE MONDE VU D'EN BAS





# GANGS ET VIOLENCE: de West Side Story aux Bélanger

par Kenneth GEORGE

*"Et voici ce que nous avons vu de nos propres yeux à mon école: revolvers couteaux et nantchacou sur le monde et dans les cases, crowbars et machettes dans les sacs."*

*"Après avoir remarqué plusieurs faits de violence qui s'étaient passés dans les écoles, il y a certains parents d'élèves qui ont offert à leurs enfants de les munir d'une arme pour qu'ils aient de quoi se défendre en cas d'attaque. C'est rendu le monde à l'envers!" (1)*

L'école est bien sûr un lieu privilégié d'action des gangs, comme elle l'est aussi pour tous ceux qui veulent atteindre des jeunes; il y a là un bassin de population important, concentré, une clientèle captive, assez facile d'accès et seuls les naïfs seraient surpris de certaines choses qui se passent dans les corridors et les cours des écoles.

*"Si, pour vous, enrayer les risques de violence, c'est éliminer les danses alors vous allez devoir éliminer les casiers, les classes, les toilettes, les corridors parce que c'est là qu'on a remarqué le plus de violence."*

L'école est un lieu d'exercice de la violence. L'école est aussi le lieu où se transmettent les informations entre les membres des gangs, le lieu où se fait le bouche à oreilles pour communiquer les décisions prises par les leaders. Ce réseau de communication, malgré ses ratés, fait qu'à un moment donné, tout le monde sait qu'un événement se prépare, qu'il aura lieu à tel endroit et à telle heure. Plus grave encore, l'école est le lieu par excellence de recrutement des jeunes; en ne valorisant pas les étudiants, en ne leur offrant pas de lieux d'expression, l'école en fait des proies faciles pour tous ces réseaux organisés dont l'attrait est d'autant plus grand que l'adhésion à la gang entraîne une certaine reconnaissance sociale.

Les gangs et la violence, un problè-

me? N'est-ce pas plutôt un symptôme, un cri d'alarme, comme le suicide et d'autres formes d'expression?

Pour mieux comprendre les phénomènes de gang et de violence, nous avons rencontré Madame Nadine Ackad, criminologue. Tout en travaillant au programme des relations interculturelles à la Commission scolaire Ste-Croix, Madame Ackad, poursuit ses études de doctorat à l'université de Montréal où elle a entrepris des recherches sur les gangs.

## LA GANG ET LE GROUPE

Le groupe est le fait d'amis qui partagent certaines affinités et se voient sur une base plus ou moins régulière. La composition du groupe change avec le temps et les circonstances. Il n'y a pas de leader consacré, le leadership varie selon divers facteurs. Il s'agit donc d'une entité assez peu structurée. Le groupe s'engagera dans des "coups pendables" qui seront cependant sans conséquences; "faire des coups" ne sera pas une marque de commerce.

Le mot gang vient du mot "gangster". Une gang (en France, on dit une bande), c'est très différent. La gang est un système d'action très structuré; elle aura un nom, les membres reconnaîtront un leader; un rite d'initiation sera imposé aux nouveaux candidats (v.g. blesser quelqu'un, voler) et tous se soumettront à un code de "déontologie" dont l'un des éléments essentiels est la loi du silence, le secret.

La gang d'aujourd'hui, n'est-ce pas le groupe d'hier? Dans le passé, les jeunes de la rue Drolet se battaient contre les jeunes de la rue Henri-Julien, n'est-ce pas? D'où vient tout cet émoi maintenant?

Il n'y a pas beaucoup de ressemblances entre les deux réalités. D'abord, le champ géographique d'action s'est développé; le groupe d'amis agissait dans un petit quartier (on s'identifiait à

une rue) alors qu'aujourd'hui, la ville tout entière peut être le champ d'action. Ensuite, le recours à des formes de violence n'était pas une norme, un critère, une nécessité, ce qu'il est aujourd'hui; il pouvait y avoir violence mais seulement quand cette forme d'action semblait nécessaire, la seule possible, pour se défendre contre les autres, d'une autre rue ou d'une autre ethnité. Enfin — et c'est là un phénomène tout à fait distinctif — la gang ne sert plus uniquement à défendre quelque chose; la gang est la base de développement de tout un réseau de prostitution et de drogue. Ainsi, la gang a remplacé le pusher individuel.

## GANG, GANGSTER, CRIME ORGANISÉ

Ces caractéristiques de la gang d'aujourd'hui soulèvent d'autres questions: des jeunes de 15-20 ans sont-ils capables d'ainsi organiser d'autres jeunes et de gérer une "entreprise" de commerce de la drogue et de la prostitution? La rue, l'école, la famille et la télévision favorisent-elles chez les jeunes un tel esprit d'entreprise et d'organisation? Des doutes sont permis.

De là à penser que les jeunes sont engagés inconsciemment dans le réseau du crime organisé, il n'y a qu'un pas, vite franchi. La dizaine et la centaine de jeunes qui agissent à l'école et dans les quartiers ne seraient qu'autant de moyens d'action d'un noyau dur, composé de jeunes adultes de 20-28 ans. A cette structure centrale participeraient aussi ceux que ce noyau a recrutés comme leaders formels des 15-20 ans.

Et ce noyau dur, serait-ce la mafia? Ni les analystes ni la police ne semblent pouvoir offrir de preuve là-dessus. Combien d'indices, cependant, permettent d'y croire! Ne serait-il pas anormal d'ailleurs que le crime organisé n'occupe pas le champ lucratif de la prostitution et de la drogue? L'hypothèse d'un contrôle ne peut être rejetée.

## UN PHÉNOMÈNE RACISTE?

L'explication est gênante, soit. Elle n'est pas fautive pour autant. Oui, les Blancs se battent contre les Noirs et les Jaunes contre les Latinos! C'est West Side Story à Montréal.

Il n'y a strictement rien d'anormal à ce que les Haïtiens, comme les Vietnamiens ou les Jamaïcains, cherchent à se grouper dans les lieux de travail, les organisations sociales, le quartier et à l'école. En cela, ils adoptent les comportements de toutes les minorités, comme les francophones qui étudient à l'université McGill ou les Québécois qui ont créé un véritable ghetto à Hollywood Beach en Floride. Cette propension à chercher ses semblables correspond tout simplement au fait qu'existent vraiment des différences raciales, ethniques et culturelles, et que les individus ont besoin de se donner des lieux et des espaces d'expression. Il faut pour cela protéger et défendre sa race, sa différence.

Cela ne peut pas ne pas indisposer la majorité: la société québécoise a peur. Au moment où elle a commencé à se trouver une identité propre et à se sentir plus sécurisée, elle se voit placée devant un nouveau défi: l'arrivée massive de ces autres, souvent visiblement différents. La peur engendre alors des comportements de violence.

*"Il y a eu un affrontement dans un cours entre un Québécois et un Vietnamiens. Il y avait un Vietnamiens au fond de la classe qui parlait avec son copain en vietnamien; il venait d'une classe d'accueil et peut-être qu'il ne maîtrisait pas bien la langue française comme du monde alors ils se sont exprimés en vietnamien.*

*Un Québécois s'est choqué de ce fait là; il s'est retourné en lui disant: "Tu es dans un pays français, parle en québécois comme tout le monde!"*

*Le Vietnamiens l'a ignoré parce que le Québécois l'a dit sur un ton que vraiment personne n'aurait accepté. Le Vietnamiens a continué à parler en vietnamien avec son copain, alors le Québécois s'est retourné, il a pris (un objet) et l'a lancé sur le Vietnamiens et lui a dit des choses obscènes. Il a ajouté: "Attends-moi après l'école, on va se battre".*

*Et puis, comme de fait, le Québécois*

*est arrivé, mais avec dix personnes pour battre le Vietnamiens. Le Vietnamiens savait qu'il allait faire ça et il est revenu avec 50 personnes. Les Québécois ont eu la chienne et sont partis en courant..."*

Ce serait se cacher une part importante de vérité que de nier le caractère raciste du phénomène de la violence et des gangs. Le racisme explique entre autres l'émergence des gangs et leur composition. Mais il y a tellement d'aspects qui n'ont rien à voir avec le racisme.



me. Comment expliquer, par exemple, qu'à l'intérieur d'une même communauté ethnique, il y ait plusieurs gangs en lutte? Par ailleurs, si cette thèse permet de comprendre que les gangs cherchent à se défendre, à utiliser la violence pour se protéger des autres et affirmer leurs différences, elle ne parvient aucunement à expliquer que les gangs s'engagent dans le commerce du sexe et de la drogue; la prostitution n'a strictement rien à voir avec la lutte pour faire reconnaître son originalité... Bien au contraire.

## UN PHÉNOMÈNE SOCIAL COMPLEXE

L'expérience des gangs et de la violence n'est pas propre au Québec. Depuis les années '60, l'expérience se vit

dans toutes les grandes villes de nos sociétés. Elle renvoie à des causes variées: le système d'éducation faillit à la tâche, la structure familiale ne parvient plus à offrir aux jeunes la présence dont ils ont besoin et aucun schéma de valeur ne rallie l'ensemble social. Dans un tel contexte, l'Etat occupe la place et plus personne n'est responsable de rien.

Hier, chaque jeune entretenait des liens directs et continus avec ses parents et avec un ou deux professeurs qui connaissaient l'enfant (c'était le temps où les jeunes n'avaient pas une armée de professeurs et où ces derniers pouvaient nommer leurs élèves!). On parlait alors d'éducation à la responsabilité, à l'autonomie; on créait les conditions nécessaires, on investissait temps et argent dans le projet; les attentes étaient clairement exprimées, chaque jeune, chaque individu était littéralement pris en charge, accompagné dans son développement. Rappel intéressant: l'école assumait alors la responsabilité de s'assurer que l'enfant entre à la maison à la fin des classes.

Aujourd'hui, les deux parents travaillent ou encore ils ne vivent pas ensemble. Le chef de famille monoparentale travaille à l'extérieur du foyer. Il y a moins de temps pour se voir et se parler à la maison et, d'une façon ou d'une autre, tout le monde est trop fatigué. Il y a tellement de choses à faire! Quant à l'organisation scolaire, on l'a tellement dit, elle n'est pas pensée pour favoriser la responsabilité et l'autonomie mais bien plutôt l'anonymat et le laisser-aller. Comment

le professeur qui a 150 élèves peut-il arriver à les connaître, voire les nommer? Et quand ça va mal à l'école, les parents ne le savent pas ou encore ils ignorent à qui s'adresser pour intervenir. S'assure-t-on que les enfants entrent chez eux? Le seul souci à la fin des classes, c'est de vider l'école de ses étudiants, s'en débarrasser au plus vite, ce qui permettra aux détenteurs de pouvoir, qui ont tout intérêt à sécuriser la population, d'affirmer qu'il n'y a pas de violence à l'école, de nier la vérité.

*"Dans la semaine du 1er au 7 février, il y a eu quatre batailles dans la cafétéria à mon école. Nous, l'équipe de JEC, on a décidé de faire un journal là-dessus. On a parlé de la violence ouvertement mais*

JORGÉ GUERRA

qu'est-ce qui s'est passé? On s'est fait censurer parce que le directeur a dit que ça faisait peur aux parents.. Ce n'est pas en cachant la vérité qu'on va réussir à améliorer les choses.

J'ai une question: est ce qu'au nom de l'image de notre école, on va s'abstenir de sensibiliser les étudiants pour les responsabiliser? Une autre question: de notre côté, même si on craint des représailles au nom de ce qu'on vous témoigne, on a tenu à prendre nos responsabilités; allez-vous les prendre avec nous ou sans nous?"

Une telle absence de réseau de communication et d'expression rend alors les jeunes disponibles à nombre d'expériences; les jeunes deviennent une proie relativement faciles pour tous ceux qui ont un peu de flair, de sens pédagogique. On leur offre ce qu'il leur manque et une valorisation certaine par des pairs; qu'y a-t-il d'autre d'ailleurs à faire?

#### UNE MINORITÉ QUI TERRORISE UNE MAJORITÉ

Tous les jeunes ne sont pas dans des gangs; tous ne sont pas violents, loin de là. Ces réalités sont celles d'une minorité

qui en mène cependant large: elle est responsable du fait qu'à l'école et ailleurs, rares sont les jeunes qui ne vivent pas dans un climat de violence et de peur.

"Je regrette, Monsieur le président; (vous nous demandez de nous identifier) mais on préfère taire le nom de nos écoles pour pouvoir y retourner sans risque demain."

"Je veux vous rapporter deux actes dont j'ai été victime. Parce que je suis gros, on me fesse un peu partout dans le corps, on me fait tomber par terre. Vu que je suis peureux, que je n'aime pas fesser le monde, bien, je ne fais rien, je ne dis rien à la direction parce que je sais qu'ils vont me planter avec leur gang."

"Dans mon école, dans l'aire des cases, une fille s'est fait attaquer par deux gars; il y en a un qui la tenait par derrière pendant que l'autre lui déboutonnait sa blouse. On appelle ça une agression sexuelle. La fille s'est débattue."

...Le lendemain, elle en a parlé à notre surveillant et elle a dit que si les deux gars essayaient encore de l'agresser, qu'elle

amènerait sa gang et qu'elle les ferait planter.

Le surveillant a averti le directeur. Le directeur a convoqué les deux gars et tout ce qu'ils ont eu, c'est un sermon et une retenue.

J'ai deux questions: En tant que fille, est-ce que je vais être obligée de me munir d'une arme pour circuler dans mon école sans me faire agresser? Est-ce qu'on ne voit pas là une escalade de violence dû au fait qu'on doit amener une arme pour se protéger et non plus pour attaquer?"

On l'a deviné, en réaction à ce qu'ils vivent, bon nombre de jeunes portent des armes pour se protéger, au cas où quelque chose arriverait...■

(1) Les citations dans le texte sont des opinions de jeunes du secondaire, membres de la JEC (Jeunesse étudiante chrétienne); ces propos ont été tenus devant les commissaires de la Commission des écoles catholiques de Montréal, réunis en session régulière du Conseil, le 26 avril dernier.

N.B.: **Bélangier**: nom d'une des gangs connues à Montréal.

# LE FONDS DE SOLIDARITÉ DES TRAVAILLEURS DU QUÉBEC (FTQ)



## LE FONDS *Créateur* D'EMPLOIS

Montréal (514) 285-6400 / Québec (418) 622-3258 / Sans frais 1-800-361-7111





**A**vec le retour de l'été et le temps des vacances, nous serons bientôt nombreux et nombreuses à faire ou refaire le tour d'une partie de ce Québec de nos amours.

Nous en profiterons pour prendre des nouvelles de la parenté, nous informer de la vie de telle ou telle région, refaire connaissance avec des réalités jadis différentes, découvrir des richesses inconnues... Comme dit la chanson: "C'est l'temps d'en profiter, ça ne r'vient qu'une fois par année!"

Cette chronique est née de la volonté de prolonger ce plaisir d'un été trop vite disparu en utilisant au fil des mois les médias locaux et communautaires pour faire connaître ce qui se passe ici et là et renforcer les liens entre tous ceux et celles qui travaillent, à l'est comme à l'ouest, au nord comme au sud, à bâtir un Québec plus humain.

Il n'y a pas si longtemps, les sources pour le faire étaient nombreuses, sans être pléthoriques bien sûr.

Par le biais de l'une ou l'autre publication, paraissant à son rythme propre, on pouvait savoir comment un peu toutes les régions battaient (ou non) au rythme des grandes pulsions du Québec.

Bref, au-delà des mass médias que véhiculent une information par trop uniformisée, on pouvait se rejoindre et se parler.

## QUÉBEC NE RÉPOND PLUS

Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Et seuls le premier ministre Bourassa et son actuel ministre des Communications, Robert Dutil, peuvent dire... Pourquoi ils ne veulent plus de médias libres et autonomes. Pourquoi ils ne veulent plus d'une information qui n'est pas sous le contrôle des financiers et des marchands. Ils ont systématiquement coupé toute forme d'aide qui permettait aux petits médias de survivre.

Ni la volonté ni l'énergie des Québécois et Québécoises de produire de tels moyens de communication n'ont disparu ou diminué. À preuve, ces innombrables feuilles volantes, roses, ocres, vertes ou grises, qui se sont remises à circuler en tout sens transportant les nouvelles de partout. Attrapez-les au vol dans votre localité, votre région, votre ville! Avec imagination et fébrilité, elles vous diront des nouvelles des gens de chez nous mais aussi leur volonté que les choses changent.

En mai, le journaliste émérite et rédacteur en chef du **Monde diplomatiques**, Claude Julien, est venu démontrer, avec plusieurs exemples français et européens à l'appui, que la communication ne s'est jamais si mal portée qu'en 1989, "À cause justement, de l'emprise de la finance sur le monde médiatique". Ne voulant pas intervenir dans les affaires internes du Québec, M. Julien

n'a pas donné d'exemples locaux mais quiconque est le moins attentif à cette question en avait plein la tête malheureusement.

## TOUT N'EST PAS PERDU

À Montréal où l'on comptait deux hebdomadaires, il ne reste que **la Criée** dans Centre-Sud, **Liaison St-Louis** du Plateau Mont-Royal ayant dû fermer ses portes le 13 avril dernier après douze ans d'existence. **La Criée** en a profité pour augmenter son tirage et tenter de rentabiliser ses opérations. Le journal rejoint donc chaque semaine 50 000 foyers et il continue de produire une information "rédigée en fonction des intérêts de la population qu'il dessert".

Pour ce qui est de la survie d'autres journaux communautaires tels **La Brèche** et **Le monde** de St-Michel, rien ne semble assuré à ce moment-ci. À Québec, **Droit de parole** et **Le Vaniérois** sortent "quand ils le peuvent avec un objectif de paraître au moins quatre à cinq fois l'an. À Trois-Rivières, **La Gazette Populaire** poursuit son chemin tout comme **Contact** au Témiscamingue et **Nouvelles d'icitte** sur la Côte Nord. Quant aux autres publications locales, elles semblent moins affectées par la situation.

Du côté de l'AMECQ, l'Association des médias écrits communautaires du Québec, on est "au neutre", faute de fonds et... de perspectives évidemment. Heu-

reusement que les plus forts subsistent: les mensuels des centrales, **Unité** et **Le Monde Ouvrier**, le journal de **Centraide**, celui de l'**ICEA** (l'Institut canadien d'éducation des adultes) et celui de l'**OPDS** (L'Organisation populaire des droits sociaux). Quelques autres aussi, sans doute, sans oublier **Vie Ouvrière**, cela va de soi.

Sans oublier non plus, comme nous le disions plus haut, tous ces "bulletins de liaison" qui prennent la relève à bout de bras et assurent la libre circulation de l'information sans laquelle toute démocratie périclité. L'enjeu est de taille et, de toute évidence, il appartient aux citoyens et citoyennes regroupés et soucieux de vivre dans un monde plus juste et plus respectueux des droits de chacun de maintenir et souvent de recréer cet outil essentiel de la communication écrite.

Alors pourquoi ne pas profiter des vacances qui s'en viennent pour faire l'effort de découvrir les moyens de communication que s'est donnée la population de tel ou tel coin que vous visiterez. Ça ne manque pas d'intérêt, vous verrez! Et puis, c'est le temps comme jamais de mettre en application le conseil que donnait une publicité gouvernementale des années passées: "Informez-vous". Honnêtement, ça risque bien de ne pas revenir de sitôt à moins que...

**Bonnes vacances!**



# LE "RACKET" DES COEURS ESSEULÉS

par Jacinthe D. CHICOINE et France EMOND

Vous êtes seul-e, assis-e dans votre salon lorsque tout à coup, lors d'une pause publicitaire, on vous propose un nouveau moyen pour rencontrer l'âme soeur. Intrigué-e, vous décidez d'y participer. Vous n'êtes sûrement pas la ou le seul-e.

Les "lignes téléphoniques" passent à répétition sur nos écrans et tout particulièrement pendant le dernier film ou émission de fin de soirée. Vu leur prolifération, il est possible de penser que le nombre d'utilisateurs s'accroît de jour en jour. C'est ce qui explique pourquoi nous nous sommes intéressées au phénomène. Pour en savoir plus long, nous avons arbitrairement choisi d'essayer deux de ces lignes: Télé-flirt et la Ligne en Fête. Voici le résultat de notre "enquête-maison".

## LIGNE EN FÊTE OU L'AMOUR À LA QUEUE LEU LEU

Bien qu'il s'agisse d'une ligne différente à la précédente, le procédé est similaire. On remarque cependant certaines variantes. Entre autres, il est précisé que toute conversation à caractère pornographique ou traitant de drogue ou de toutes autres activités illégales est interdite. De cause à effet, on peut donc conclure que nos conversations sont enregistrées et écoutées!

Avant d'entrer en contact avec les différents participants, on vous offre, en prime, la blague du jour (rires inclus). Lorsque nous avons appelé, quatre personnes étaient déjà en ligne. Encore là, tout se déroule à une vitesse vertigineuse. C'est la course contre la montre. En deux minutes, on doit s'identifier, repérer une personne intéressante et échanger nos numéros de téléphone. Si vous réussissez, vous épargnez trois dollars en communiquant (sans intermédiaire) avec le partenaire de votre choix.

Cette ligne s'adresse autant aux adolescent-e-s qu'aux adultes. Votre orientation sexuelle n'a pas d'importance, les gens en ligne décident si cela fait leur affaire ou non. Bref, il s'agit d'une ligne "fast food"; en deux temps trois mouvements tout est réglé. Pour les non-initié-e-s, il faudra cependant à tout le moins deux ou trois essais.

## TÉLÉ-FLIRT OU CUPIDON PAR ÉTAPES

Toute personne appelant à Télé-Flirt devrait s'isoler dans le calme le plus total et avoir en main crayon et papier. Cette précaution s'impose pour bien prendre en notes le mode d'emploi indiqué par un répondeur. À noter: l'information n'est donnée qu'une seule fois et de façon expéditive.

### MODE D'EMPLOI

1 - Choisir la langue, le français ou l'anglais, dans laquelle on désire obtenir le service.

2 - Choisir entre avoir de l'information, ouvrir un casier ou consulter des messages.

Pour notre premier appel, nous avons opté pour avoir de l'information afin de connaître toutes les possibilités offertes par cette ligne. Nous avons ainsi appris qu'une certaine éthique chapeaute l'organisation. Il est donc interdit de laisser votre numéro de téléphone. À la place, un ordinateur vous sélectionne un numéro de code que vous dites au début et à la fin de votre message. Cela vous sert d'identification. Ensuite, on vous offre de laisser un message pour adolescents,

pour femmes ou pour hommes. Tout ce procédé s'effectue en sélectionnant les numéros, indiqués à chaque étape par l'ordinateur, sur votre clavier touch-tone.

Étant donné que vous n'avez droit qu'à une seule activité par appel, une fois votre message donné, la ligne se ferme automatiquement. Ainsi, si vous désirez savoir si vous avez reçu des messages ou consulter ceux des autres ou bien encore laisser un message pour une personne en particulier, il vous faut déboursier le fameux trois dollars (coût pour un appel) à chacune de ces étapes.

Minimalement, si vous décidez de tenter l'expérience, vous devrez effectuer quatre appels pour un total de douze dollars. (Encore heureux que ces appels ne soient pas taxables!). Même à ce prix, les chances de trouver l'âme soeur sont très restreintes! Imaginez le nombre d'appels que vous devrez faire avant d'avoir assez d'information pour échanger votre numéro de téléphone ou prendre un rendez-vous avec la personne choisie. De surcroît, "flirter" avec un ordinateur ne nous semble pas une activité plus difficile ni moins coûteuse que de le faire en personne!

## LA FACE CACHÉE DES LIGNES TÉLÉPHONIQUES

En plus des lignes téléphoniques présentées à la télévision et/ou à la radio, il en existe d'autres non publicisées: Inter-rencontre au 1-976-9001 et "Votre opératrice préférée" au 1-976-3939. La ligne Inter-rencontre vous offre la possibilité d'entendre quatre messages différents. Il ne s'agit assurément pas d'un service anonyme puisque les personnes se nomment et indiquent leur numéro de téléphone respectif. Par la suite, vous pouvez également laisser votre propre message.



JORGE GUERRA

Nos journalistes à l'oeuvre

Pour les fins de notre enquête, nous avons tenté de rejoindre des personnes ayant participé à cette ligne. Résultat: Jessy avait laissé un mauvais numéro de téléphone (la dame qui nous a répondu ne semblait malheureusement pas en être à sa première expérience du genre). Chez Jeanne, il n'y avait pas de service au numéro indiqué et chez Fernand, c'était systématiquement occupé. Seul notre dernier appel s'est avéré positif. Toutefois, cette personne n'a pas voulu collaborer à notre enquête.

La non-publicisation de cette ligne s'inscrit dans une logique certaine. Les plaintes pourraient être nombreuses, car en privilégiant un service rapide au détriment de la sécurité qu'offre le couvert de l'anonymat, des gens à l'esprit tordu pourraient laisser votre nom et numéro de téléphone. Bien sûr, tel n'est pas le but initial, mais il nous semble ardu d'une part de faire confiance à ce genre de service et, d'autre part, d'y trouver l'âme soeur.

En ce qui a trait à la ligne "Votre opératrice préférée", nous n'avons jamais réussi à obtenir de réponse. Suite à cela, nous avons communiqué avec la compagnie internationale Télé-Fun Inc. à qui appartiennent ces lignes, afin de porter plainte. Avec beaucoup de réticences, l'employée nous a expliqué qu'il s'agissait sans doute d'une erreur due à l'opératrice (celle du Bell ou celle de la ligne en

question?). Plus on insistait pour en connaître le contenu, plus les réponses devenaient évasives. Finalement, pour se débarrasser de nous, la dite employée nous a offert un appel gratuit, mais cette fois, sur une autre ligne... Retour à la case départ!

#### L'ÂME SOEUR? NE QUITTEZ PAS...

Par la biais de la publicité télévisée et/ou radiophonique, les lignes téléphoniques foisonnent, pullulent et polluent nos ondes. Quant à nous, après quelques expériences, nous nous sommes dit: "Assez! La bêtise humaine a ses limites". (Quand on a essayé une ligne, on les a toutes essayées!)

Selon nous, rien ne justifie l'utilisation de ces services. Que l'on soit à la recherche d'une relation affective stable ou tout simplement d'une bonne amitié, que l'on soit excentrique ou plutôt du genre tranquille, il n'y a pas à s'en faire! Des services de rencontres il en existe pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Toutefois, avant d'opter pour l'un, il faut avoir pris soin d'identifier certains critères de sélection. De plus, afin d'augmenter ses chances, il faut être prêt-e à fournir un minimum d'effort. (Pour de plus amples renseignements sur les agences de rencontres, consulter les numéros cinq et six de la revue "S'en sortir" publiée par l'ACEF Centre de Montréal).

Même si l'âme soeur se fait attendre, il vaut mieux, à notre avis, persévérer plutôt que de se faire prendre aux manèges des lignes téléphoniques. Ces entreprises ont envahi le marché en promettant un remède instantané à la solitude mais leur pilule magique a un goût amer de charlatanisme. Une fois, notre trois dollars déboursé et notre communication terminée, la compagnie internationale Télé-Fun Inc. empoche les produits de notre crédulité. ■

Jacinthe D. Chicoine et France Emond sont étudiantes en histoire, à l'Université du Québec à Montréal, et membres du Comité **Vivre en '89**.

À l'occasion des dix ans de  
la révolution sandiniste le  
19 juillet prochain,  
Vie Ouvrière édite  
**BILAN**  
de Jacques St-Amant

une plaquette illustrée  
de 72 pages, format 8" x 5"  
disponible dès le 2 août 1989 à :  
Vie Ouvrière  
1212 rue Panet, bureau 322  
523-5998  
3\$ l'unité (frais d'envoi en sus)



## Philippines : **J'AI MAL À LA TERRE...**

par Yvon PESANT et Paul LANGELIER

**La terre philippine continue d'être un volcan social où les autorités militaires et politiques sont coupables de tout, où les riches sont capables de tout. Le peuple philippin, quant à lui, c'est-à-dire l'immense majorité de la population, continue de vivre dans la pauvreté, dans la faim et ce qui est pire que tout, dans la peur. On ne dira jamais assez jusqu'à quel point la misère est entretenue dans ce pays qui recèle pourtant des richesses inouïes, aussi bien terrestres que marines.**

### L'AGRICULTURE

Envers et contre toute logique, l'emprise des grosses compagnies multinationales et celle des grands propriétaires terriens, ceux donc qui exploitent des plantations de riz, de cannes à sucre, d'ananas, de bananes, etc., sur des centaines voire des milliers d'hectares, fait en sorte que la terre n'appartient plus à ceux qui la cultivent.

Les petits paysans, ceux qui restent, cultivent le plus souvent sur des surfaces allant de 1/2 à 2 hectares (1 ha = 100 mètres x 100 mètres) principalement du riz pour nourrir une famille de six à dix personnes. La très grande majorité d'entre eux ne sont pas propriétaires du terrain et doivent donner de 25 à 60 % de leur récolte en guise de loyer.

Comme ils ne peuvent généralement pas bénéficier de crédit bancaire, ils



Paysans philippins devant un champ de riz.

doivent emprunter à l'usurier local à des taux d'intérêt pouvant atteindre les 180% sur une base annuelle, soit un intérêt de 60% payable à la récolte.

Le peuple, les paysans, les travailleurs, hommes et femmes, les organisations agricoles et syndicales, les groupements populaires ou religieux, réclament tous et toutes, à cor et à cri, une vraie réforme agraire seule susceptible de permettre aux gens de se nourrir décemment.

Mais le projet de loi modifié (CARL) tel que présenté par le gouvernement entièrement contrôlé par les riches propriétaires terriens ne satisfait personne sinon ces derniers. D'abord, comme le projet ne touche pas les compagnies, beaucoup de familles ont récemment formé une compagnie. Même l'hacienda Santa Luisita, propriété de la famille Cowanco (Madame Aquino), deuxième plus grand propriétaire terrien des Philippines a emboîté le pas. Ensuite, il existe toutes sortes d'échappatoires qui per-

mettent à ces mêmes grands riches de donner ou de vendre graduellement une partie de leurs propriétés à leurs enfants ou à d'autres membres de leur famille. En bout de ligne, la terre restera toujours entre les mêmes mains pour servir les mêmes intérêts.

Par ailleurs, paysans sans terre et travailleurs agricoles sans emploi ne cessent d'être refoulés vers les grands centres urbains où une toute autre misère les attend: le chômage urbain. À Manille par exemple, un nombre phénoménal de personnes (dont 30 000 enfants abandonnés) parviennent à peine à survivre dans l'errance, la mendicité, le vol, la prostitution et quoi encore.

À Smokey Mountain, des milliers d'individus naissent, vivent, habitent et travaillent dans le dépôt municipal à récupérer et vendre les déchets recyclables. Probablement qu'ils finissent par y mourir aussi, de maladie, de fatigue, de désespoir peut-être? Eh bien non! Pas de désespoir! S'il y a une

VICTOR LARIVIÈRE

chose, un état d'âme que nous n'avons pas rencontré chez ce peuple, c'est bien du désespoir dont il s'agit. Cela ne fait pas seulement que nous inspirer confiance, cela nous inspire tout court.

## LA MILITARISATION

Or plutôt que de chercher un remède efficace contre la faim et la pauvreté du peuple philippin, le gouvernement actuel de Madame Aquino, via une militarisation accrue, continue de privilégier le système mis en place sous la dictature de Ferdinand Marcos. Les gens que nous avons rencontrés partout sur notre chemin, à Manille comme dans les villes et les coins les plus reculés des cinq îles que nous avons visitées (Luzon, Mindanao, Cebu, Bohol et Negros), toutes ces gens nous disent à l'unisson que la situation est pire maintenant que jamais auparavant. On crie à la trahison.

La vérité est que les militaires et les grands propriétaires terriens cherchent tous à consolider leur emprise sur le gouvernement... et sur le peuple. Pour ce faire, ils n'hésitent aucunement à violer les droits humains les plus fondamentaux. On harasse continuellement tous ceux et celles qui travaillent à l'éducation et à l'organisation du peuple.

Comme le veut une phrase célèbre reprise par Monseigneur Fortich avec que nous avons eu le bonheur de nous entretenir: *"Aux Philippines, si tu donnes à manger aux pauvres, tu es un saint. Mais si tu te demandes pourquoi ils sont pauvres, tu es un communiste."*

Suite à la révolte populaire du 25 février 1986, beaucoup d'espoirs étaient permis. Mais les deux dernières années ont démontré que le gouvernement Aquino n'avait rien changé. Rien changé parce que le Congrès est composé de grands propriétaires terriens; parce que l'armée continue à assumer son "leadership" ou plutôt sa domination même si elle est divisée et finalement, peut-être un peu parce que la famille de Madame Aquino est elle-même une des plus grandes propriétaires terriennes.

Aux Philippines toujours, on va fréquemment jusqu'à torturer et tuer sans autre forme de procès les leaders de syndicats, groupes ou mouvements considérés comme trop progressistes. On associe volontiers tout ce qui bouge au communisme et on se sert outrageusement de ce faux prétexte pour éliminer ceux et celles qui oeuvrent pour le rétablissement d'une certaine justice

sociale dans ce simulacre de république.

Car, non satisfaits, semble-t-il, du sale boulot exécuté par des militaires gouvernementaux ou des para-militaires répondant aux ordres d'on ne sait plus qui, certains grands propriétaires terriens financent les activités morbides de groupes comme les Vigilantes dont les membres posent fièrement avec la tête coupée de leurs victimes.

## L'AIDE INTERNATIONALE ET L'AIDE CANADIENNE:

Nous nous interrogeons sur le rôle des compagnies canadiennes implantées là-bas (Banque de Nouvelle-Écosse et Variety Cooperation). Nul doute qu'on est là par affaire et qu'on n'a pas à se mêler de la politique interne des pays étrangers où on traite, c'est bien connu. Mais quand la situation nationale a tendance à pourrir au point de sentir le cadavre en décomposition, qu'est-ce qu'il est permis de faire sinon partir pour ne pas respirer cet air nauséabond.

Mais nous nous interrogeons tout particulièrement sur l'importance de l'aide financière apportée par le gouvernement canadien, notamment celle passant par le biais des programmes de L'Agence canadienne de développement international, l'ACDI (100 millions \$ sur 5 ans).

Nos hôtes dans toutes les régions, mais aussi nos visites aux bureaux de l'A.C.D.I. à Bacolod (Negros) et à l'ambassade du Canada à Manille, nous ont convaincus que les bénéficiaires de cette aide étaient plus les grands et riches propriétaires terriens que le petit et pauvre peuple philippin qui en aurait autrement plus besoin.

Les propriétaires terriens et leurs associés demeurent les membres majoritaires des comités de sélection qui décident de l'acceptation ou du refus des projets présentés dans le cadre des ententes bilatérales gouvernementales. Ces derniers contrôlent même des fondations reconnues comme organisations non gouvernementales (O.N.G.) philippines pour siphonner les sommes qui peuvent aller à de tels organismes.

Les philippins nous ont dit ouvertement que l'aide canadienne, si nécessaire puisse-t-elle être, serait mieux de ne pas exister si elle doit continuer de permettre à des gens riches et sans scrupule de dégager des sommes pour le financement des activités de groupes comme les Vigilantes.

En conclusion, y a-t-il un espoir? Tant

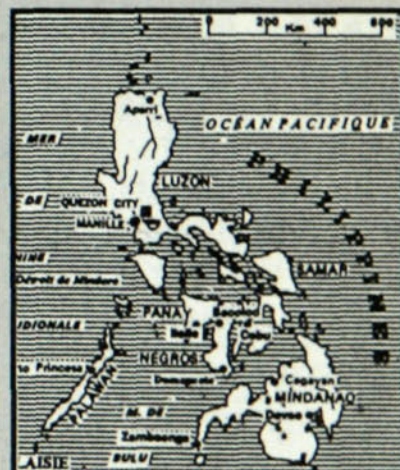
et aussi longtemps que les paysans aux Philippines vont croire qu'il est possible de s'en sortir, nous n'avons pas le droit de nous payer le "luxe" d'être désespéré.

Agro-Paix appuie financièrement de petits projets de développement et d'organisation paysanne, et cherche à informer les gens d'ici sur ce qui se passe aux Philippines. Donc, n'hésitez pas à nous contacter, on est prêt à aller vous voir avec nos photos, nos diapos et notre vidéo! C'est "gratis"...■

N.B.: Agro-Paix est un groupe de solidarité avec les paysans philippins et est composé de gens travaillant dans le milieu agricole au Québec. Onze de ses membres ont séjourné aux Philippines du 16 janvier au 6 février dernier.

Yvon Pesant et Paul Langelier sont membres du groupe Agro-Paix, 1161, rang Salvail Sud, Saint-Jude, Qué. J0H 1P0 - (514) 792-2051

## PORTRAIT DES PHILIPPINES



Population: 58 millions d'habitants (70% en milieu rural).

Au plan mondial, 14<sup>e</sup> pays exportateur de denrées agricoles.

40% du territoire est cultivé soit près de dix millions d'hectares, trois fois plus qu'au Québec.

58% des terres sont cultivées en riz et en maïs et 42% pour l'exportation (noix de coco, sucre, ananas, bananes, etc).

80% des enfants souffrent de sous-alimentation.

Seulement 17% des dix millions de paysans sont propriétaires de leurs terres.

47% du budget va au service de la dette et 24% à l'armée.

Un coupeur de canne à sucre peut gagner 1,50\$ par jour alors qu'il en faudrait 5\$ seulement pour se nourrir.

De janvier 1988 à novembre 1988, il y a 2 972 cas "documentés" de violations des droits humains dont 60% étaient des paysans.



## MOUVEMENTS SOCIAUX À LA BASE D'UNE FOI LIBÉRATRICE

par Gilles DUGAL



CLAUDE FILIATRAULT

De la visite brésilienne: Katia Regina Barros et Claudionor Canealho.

### UNE EXPÉRIENCE BRÉSILIENNE

**Katia Regina Barros a 22 ans, Claudionor Canealho a 20 ans. Ils travaillent à Sao Luis Maranhao dans le nord du Brésil avec des jeunes de quinze à vingt-sept ans. La vie des jeunes est la matière première de leur formation. Leur tâche éducative vise à faire saisir aux jeunes leur rôle dans la transformation de la société et à les intégrer dans les mouvements sociaux. Minoritaire dans l'Église brésilienne, le courant progressiste a de l'avenir, d'après eux.**

#### AU QUOTIDIEN

Les jeunes forment 50% de la population brésilienne. Paysans et pauvres, la grande majorité d'entre eux vit dans des villages. Ces jeunes n'ont pas l'espace pour vivre leur jeunesse. En milieu rural, dès huit ans, ils sont au travail et aux études. Plusieurs doivent abandonner

l'école dès dix ou douze ans. À 14-15 ans, ils vont dans les grands centres pour travailler. La famille a besoin de leur salaire pour vivre. Plus que trois salaires par famille sont en effet nécessaires pour vivre dans des conditions décentes. Dans les grands centres, ils sont laveurs d'autos, camelots, vendeurs dans la rue ou domestiques. Payer leur nourriture, leurs livres, leur transport et des taxes excessives: voilà ce qui gruge la moitié de leurs revenus.

#### LEUR TRAVAIL

Katia et Claudionor travaillent au niveau des quartiers, c'est là que se tiennent rencontres et sessions de formation. Ils commencent avec les jeunes à regarder leur réalité, à y réfléchir et suscitent le désir de transformer les choses. Dans tout le Brésil, ils sont seulement une vingtaine de personnes payées pour faire de la pastorale avec les jeunes des milieux pauvres. Avec des associations étudiantes, ils font des revendications sur les droits des jeunes à l'éducation. Avec d'autres organisations, ils veulent fortifier la Centrale Unique des travail-

leurs (CUT). Ils réclament le droit, pour les jeunes, à leur carte de travailleur. Ils les sensibilisent aussi à l'importance de la réforme agraire et militent pour que les travailleurs ruraux accèdent à la propriété de leur terre.

Katia travaille aussi dans le mouvement "Le centre de culture noire" et Claudionor dans "L'union et la conscience noires". Cette implication inspire leur intervention pastorale. Claudionor souligne que l'esclavage date de 450 ans au Brésil et son abolition de 100 ans seulement. Le mouvement des femmes est récent. Il a surgi dans tout le pays face aux besoins des femmes de récupérer une culture et une identité perdue, dans une société macho et raciste. En octobre '88, première rencontre des femmes noires, des femmes de la campagne et de la ville ont parlé de sexualité et de contraception. Les priorités pour '89: l'organisation des domestiques (90% sont noires et mal rémunérées), les loisirs de la femme et fortifier une union de leur mouvement au niveau de leur État: Maranhao.

### VICTOIRES ET DIFFICULTÉS MAJEURES

Dans la nouvelle constitution appliquée en janvier '89 les organisations syndicales et populaires ont obtenu que la journée de travail soit de six heures avec le même salaire que pour huit heures et un congé de maternité rémunéré de 120 jours à la maison. Les Brésiliennes et les Brésiliens sont vigilants pour que ces lois s'appliquent.

Les difficultés principales viennent du peu d'argent des jeunes qu'ils veulent réunir et dont ils ne peuvent assurer le transport. Elles viennent aussi de l'Église officielle et conservatrice qui cherche à neutraliser son aile progressiste impliquée avec les mouvements populaires. Claudionor et Katia ont beaucoup d'espoir dans l'avenir de ce courant d'Église proche des gens pauvres puisqu'il est très vigoureux et compte déjà 100 000 communautés de base au Brésil. ■

# L'EXPÉRIENCE QUÉBÉCOISE DES COMMUNAUTÉS DE BASE

extraits du rapport de Jean MÉNARD

**Jean Ménard, permanent au Centre de pastorale en milieu ouvrier, a produit en février dernier un document de travail excessivement instructif sur notre histoire récente. Intitulé: "Rapport de l'enquête exploratoire sur les communautés de base en milieu populaire au Québec". L'enquête s'est faite auprès de quinze des vingt groupes qui ont participé au colloque des communautés de base de mai 1982. Jean a porté son attention exclusivement sur les communautés de base en milieu ouvrier et populaire. Bien que dans les années '70 le mouvement des communautés de base se soit aussi développé dans la classe moyenne...**

## DIAGNOSTIC

Nous avons idéalisé les communautés de base latino-américaines. Prenons l'exemple du Brésil. Ce n'est pas telle communauté, à Sao Paulo par exemple, qui mérite tellement notre admiration. C'est le mouvement des communautés qui est socialement important. Chaque communauté vit ses crises. Elle naît, se développe et meurt. La plupart des communautés qui existaient au Brésil il y a quinze ans sont probablement mortes aujourd'hui, mais le mouvement, est plus fort que jamais.

Au Québec, les communautés n'ont pas été portées par un mouvement social durables. Il aurait fallu qu'un mouvement social prolongé permette le développement d'une grande quantité de petites communautés de croyants et de croyantes.

Or, ce qui s'est développé, c'est le P.Q. Et ce qui s'est effondré avec le Référendum et la crise économique, c'est le P.Q.

Puisqu'il ne s'est pas développé un mouvement social puissant comme c'est

le cas en Amérique latine, les communautés de base en milieu populaire au Québec ne pouvaient pas se développer en l'air!... Elles pouvaient, tout au plus, exister sporadiquement, dans une dizaine de régions de la province...

## L'INFLUENCE DE L'AMÉRIQUE LATINE

C'est dans un contexte de changements rapides et de besoins de sécurité qu'une idée venant de l'Amérique latine a été proposée à des gens de classe ouvrière: les communautés de base. Est-ce que ça pouvait marcher et à quelles conditions?

Il y a deux sortes de communautés de base en Amérique latine: Les communautés paysannes et les communautés urbaines.

- Les communautés paysannes fonctionnent dans un milieu culturel encore sacré, cyclique et mythique. Les paysans luttent contre l'arrivée brutale de la "modernisation". C'est ce qui dynamise leurs communautés. Mais ils le font, portés par une culture paysanne et religieuse qui n'a pas encore été touché par l'industrialisation et encore moins par la sécularisation.

- Quant aux communautés ouvrières des banlieues latino-américaines, elles conservent toujours leur religiosité populaire malgré l'industrialisation rapide de la ville. Au plan culturel, ces travailleurs et travailleuses sont toujours cohérent-e-s dans leur foi. Au Québec, en une génération, nous sommes passés de la procession du Sacré-Coeur aux "manifs" de la CSN et puis, à rien du tout.

- Il n'y a plus ici, dans la classe ouvrière, de support collectif pour la foi. Pouvaient-ils imiter l'Amérique latine?

En Amérique latine, il n'y a pas eu de **clergé** constitué comme intermédiaire entre Dieu et le peuple. Il y a bien eu un clergé résident en ville, mais loin de paysans. Un prêtre passait, une fois par année, dans les campagnes pour "régler" certains "problèmes": mariages, confessions, première communion et puis après, les gens s'arrangeaient directement avec Dieu.

Au Québec, la place du curé du village dans la conscience populaire était énorme. Du jour au lendemain (révolution industrielle et révolution tranquille), le peuple se retrouve seul avec Dieu... et

puis seul avec lui-même. Ça devient un défi majeur de maintenir des communautés de base sans permanence, sans cadre formé pour cette tâche, sans plan de pastorale diocésaine, bref, sans support.

Les "délégué-e-s de la Parole" en Amérique latine, sont les leaders de leurs communautés. Ce sont les nouveaux ministres de leurs communautés et ils sont supportés par l'Institution. L'exemple le plus éloquent est celui du Cardinal Arns de Sao Paulo.

En Amérique latine, les communautés de base ne sont pas mises en opposition avec la paroisse. Au contraire, ça a été une manière de se sentir membre de la grande Église sans se faire écraser par les riches "pratiquants" du dimanche.

Ici, on l'a vu, la plupart des communautés n'ont pas voulu se coller à la paroisse. Et les paroisses en général n'ont pas voulu servir de support à ces groupes qui voulaient se rebâtir dans la foi.

Les besoins auxquels les communautés latino-américaines répondent se ramènent à trois types:

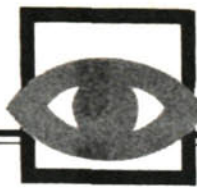
- **Besoins matériels:** La pauvreté est telle que les gens ont davantage à s'unir pour solutionner les besoins d'eau potable, d'éclairage des rues, d'égouts, d'hygiène, de construction de petites maisons, etc.

- **Besoins spirituels:** Soit en campagne, soit en ville, les gens ont des besoins d'ordre religieux. Ils veulent en savoir plus sur Dieu, l'Église, la religion. Ils perçoivent que le langage de la Bible est très proche de leur culture.

- En dernier lieu, les Latino-américains ont **besoin de fêter, de célébrer:** Ainsi, une communauté latino-américaine qui se réunit pour échanger sur les problèmes de tous les jours, se référer à la Bible, partager le pain et le vin, chanter au son de la guitare et s'engager à lutter contre les injustices qui l'oppriment, cette communauté a bien des chances de se développer.

Au Québec, la Bible ne fait pas partie de notre héritage culturel... Les guitares non plus... Pas plus que les luttes de libérations non plus...

S'il y a un avenir pour des communautés de foi en milieu populaire au Québec. Si l'Église a une chance chez nous, c'est au milieu des appauvris dans "l'empire Mulroney-Bourassa" ■



## LE DERNIER TEXTE D'UN GRAND ÉCRIVAIN

Frank Herbert est sans doute l'un des grands de la littérature. Il fut aussi un éminent scientifique dont les préoccupations et les champs d'intérêts semblaient sans limites. Cet homme est mort trop tôt, il y a quelques années.

L'auteur de ce chef-d'oeuvre de la littérature qu'est le cycle de **Dune** a aussi écrit de nombreux autres ouvrages dont trois en collaboration avec Bill Ransom. Il s'agit d'une trilogie dont les deux premières parties, **L'incident Jésus** et **L'effet Lazare** sont déjà parus en français chez Robert Laffont. Voilà que le dernier livre de cette remarquable histoire vient d'être publié sous le titre de **Le facteur ascension**.

Les fans de Herbert retrouveront dans ce livre ce qui est si particulier à l'auteur: une "épice" constituée de références philosophiques, écologiques, théologiques, éthiques, etc... Le secret d'Herbert, c'est son énorme capacité à construire des mondes cohérents à partir d'une intuition, d'une habilité à projeter dans le temps en fonction d'un certain nombre de nos phantasmes. C'est ainsi que l'idée de Dieu ou du Messie est omniprésente dans la majeure partie de l'oeuvre de Dune. De la même manière, Herbert accorde à la femme un rôle majeur dans chacun de ses livres. Elle est celle par qui passe nécessairement l'existence de l'espèce, par qui les choses arrivent. Elle est la partie la plus lucide et la plus écologique de l'humanité.

Si Dune se développe dans un cadre sablonneux, la trilogie dont **Le facteur ascension** est le dernier chapitre se déroule dans un milieu aqueux.

Ici, les Vers font place aux Algues et les Mentats et autres Révérendes-Mères deviennent des Psychiatres Aumôniers. Quelle trouvaille!

Je n'en dis pas plus. Que les fans d'Herbert se précipitent vite à leur librairie favorite. Quant aux autres, eh bien! vous êtes des personnes privilégiées; vous avez toute l'oeuvre de ce merveilleux auteur à lire. Dire que j'ai des amis que Frank Herbert ennuie! Ils devraient être mis à l'amende.

Frank Herbert / Bill Ransom, **Le facteur ascension**, Paris, Robert Laffont, 1988, 363 p.

## LA JEUNESSE SOVIÉTIQUE SOUS STALINE

Les auteurs soviétiques ont produit plusieurs des romans les plus remarquables de la littérature contemporaine. Des auteurs comme Pasternak ou Soljénitsine nous ont donné des chefs-d'oeuvre. Voilà qu'Anatoli Rybakov nous offre une oeuvre forte, magistralement écrite, qui nous révèle le monde de la jeunesse sous le règne du Petit père des peuples.

Les héros des *Enfants de l'Arbat* sont des jeunes habitants d'un quartier de Moscou. Née dans la période de l'entre-deux-guerres, cette jeunesse constitue la première génération formée en régime soviétique.

Non seulement l'auteur nous raconte l'histoire de cette génération, mais il nous fait pénétrer l'intimité de Staline. Un Staline dévoré d'ambition, mythomane, impitoyable; mais aussi un Staline à dimension humaine.

Rybakov démonte la mécanique qui a conduit le peuple soviétique de l'espoir à la terreur. L'histoire est me-

née de main de maître et on ne peut faire autrement que d'y croire.

À l'heure de la Grande Détente, il est important d'essayer de mieux comprendre ce qui s'est passé en Union Soviétique depuis 75 ans. Dans cette perspective, des auteurs comme Rybakov font oeuvre éminemment utile. En les lisant, nous découvrons des êtres attachants, courageux et aussi capables de toutes les bassesses. Bref, nous découvrons que les enfants de l'Arbat ne sont pas si différents de nous après tout. Nous constatons qu'au-delà des contextes particuliers, l'histoire produit des femmes et des hommes généreux, combattifs, dévoués; mais aussi, des crétins, des fourbes et des arrivistes.

Celles et ceux qui aiment la belle, la grande, la signifiante littérature ne seront pas déçus par ce magnifique roman.

Anatoli Rybakov, **Les enfants de l'Arbat**, Paris, Albin Michel, 1988, 584 p.

## POUR RÉUSSIR UNE ACTIVITÉ DE FORMATION

Les groupes et organisations communautaires autonomes, aussi qualifiés de populaires, sont d'abord et avant tout l'expression la plus concrète de la vitalité démocratique d'une société.

Or, le Québec se caractérise par l'activité d'un grand nombre de réseaux de groupes qui mobilisent des dizaines de milliers de femmes et d'hommes dans une foule de secteurs d'activités tels: la santé physique et mentale, la défense des droits, la coopération, l'environnement, la paix et de désarmement, les loisirs et les sports, etc... Cette contribution ma-

jeure de la population à l'éducation d'une société plus juste socialement et éthiquement plus cohérente s'avère une dimension fondamentale de notre spécificité en tant que peuple.

L'une des tâches importantes, sans doute la plus essentielle, qu'accomplissent ces organismes en est une d'éducation. Comment, en effet, peut-on imaginer que les personnes puissent exercer leur pouvoir démocratique si elles ne sont pas bien informées et adéquatement outillées pour faire valoir leurs opinions, exprimer leurs besoins et mener les actions qu'imposent la force d'inertie de l'Etat, de l'entreprise privée et des grandes corporations professionnelles?

Dans ce contexte, il faut donc savoir mener les activités de formation, posséder une certaine méthode, maîtriser un minimum de techniques.

C'est sans doute ce qui a motivé Julio Fernandez à produire deux excellents ouvrages pratiques axés sur l'apprentissage d'un certain nombre d'éléments essentiels à la réussite de nos pratiques éducatives.

Rédigés dans une langue accessible et présentés dans une forme qui ne l'est pas moins, **Réussir une activité de formation** et **La boîte à outils des formateurs** sont deux livres que je n'hésite pas à qualifier d'essentiels. Toutes celles et ceux qui réalisent des activités d'éducation populaire devraient se procurer ces ouvrages.

Julio Fernandez, **Réussir une activité de formation**, Montréal, éditions Saint-Martin, 1988, 204 p.  
Julio Fernandez, **La boîte à outils des formateurs**, Montréal, éditions Saint-Martin, 1983 (2<sup>ème</sup> éd. 1988), 135 p.



## Une diversité humaine enrichissante

**L'**école publique est ouverte à toutes et à tous. Elle offre un portrait assez fidèle de notre société. On y retrouve des filles et des garçons, des jeunes de milieu aisé et d'autres de milieu plus modeste, des jeunes qui ont de la facilité dans leurs apprentissages et d'autres qui rencontrent plus de difficulté, des jeunes de différentes origines ethniques. Les adolescentes et les adolescents apprécient cette diversité. Elle exige certes des efforts d'adaptation. Cela fait partie des objectifs de la formation donnée à l'école publique.

Vivre dans un milieu scolaire diversifié, c'est se préparer plus adéquatement à vivre dans une telle société.

Ce n'est pas en mettant les jeunes à l'abri de ce pluralisme social qu'on les aide à s'y intégrer ensuite.

## L'école publique, pourquoi s'en priver...



Centrale  
de l'enseignement  
du Québec

La Centrale de l'enseignement du Québec, en collaboration avec l'Association québécoise des professeurs de français (AQPF) tenait en janvier 1988 un important colloque intitulé « Le français en tête » consacré à une réflexion sur divers aspects de l'apprentissage du français.

Afin de prolonger tant la réflexion que les discussions et les débats, les Actes du colloque sont maintenant disponibles. On y trouvera la plupart des exposés dans les ateliers, les plénières et lors de la table ronde.

### Bon de commande

S.V.P. me faire parvenir copie des Actes du colloque sur l'apprentissage du français au coût de 15 \$ l'unité.

Ci-joint \_\_\_\_\_ \$

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_

**Centre de documentation**  
Centrale de l'enseignement du Québec  
2336, chemin Ste-Foy, C.P. 5800  
Sainte-Foy G1V 4E5



Centrale  
de l'enseignement  
du Québec

D9263



## Pour un avenir à notre façon

"La mission quotidienne de la CSN demeure la défense et la promotion des intérêts de nos membres et aussi de celles et ceux qui, sans être membres, partagent la même situation; l'amélioration de leurs conditions de travail et de salaire et de leur qualité de vie; la bonification, enfin, des lois et règlements par nos propositions, nos revendications, nos actions."

Gérald Larose, président  
(Extrait du discours d'ouverture  
du 54e congrès de la CSN - juin 1988)

## PARTOUT AU QUÉBEC

**CHANDLER**  
(Gaspésie-Ile de la Mad.)  
165, rue Commerciale ouest  
Chandler G0C 1K0  
(418) 689-2294

**CHICOUTIMI**  
(Saguenay Lac St-Jean)  
73, rue Arthur Hamel sud  
Chicoutimi G7H 3M9  
(418) 549-9320

**DRUMMONDVILLE**  
480, rue St-Jean  
Drummondville J2E 5L6  
(819) 478-8158

**GRANBY**  
371, rue St-Jacques  
Granby J2G 3N5  
(514) 372-6830

**HAUTERIVE**  
(Côte-Nord)  
999, rue Comtois  
Haute-riève G5C 2A5  
(418) 589-2069/589-2608

**HULL**  
(Outaouais)  
84, rue Lois  
Hull J8Y 3R4  
(819) 771-7447

**JOLIETTE**  
(Lanaudière)  
190, rue Montcalm  
Joliette J6E 5G4  
(514) 759-0762

**MONTRÉAL**  
1601, ave. de Lorimier  
Montréal H2K 4M5  
(514) 598-2021

**QUÉBEC**  
155, boul. Charest est  
Québec G1K 3G6  
(418) 647-5700

**RIMOUSKI**  
(Bas St-Laurent)  
124, rue Ste-Marie  
Rimouski G5L 4E3  
(418) 723-7811

**SEPT-ÎLES**  
690, boul. Laure,  
Suite 10  
Sept-Îles G4R 4N8  
(418) 962-5571

**SHAWINIGAN**  
791, 5e rue,  
CP 7  
Shawinigan G9N 6T8  
(819) 536-4433

**SHERBROOKE**  
180, rue Acadie  
Sherbrooke J1H 2T3  
(819) 563-6515

**SOREL**  
900, rue de l'Église  
Tracy J3R 3R9  
(514) 743-5502

**ST-HYACINTHE**  
(Richelieu-Yamaska)  
2425, rue Dessaulles  
St-Hyacinthe J2S 2V2  
(514) 774-5363

**ST-JEAN**  
(Haut-Richelieu)  
1025, boul. du Séminaire Nord  
suite 200  
St-Jean-sur-Richelieu J3A 1K3  
(514) 348-4965

**ST-JÉROME**  
(Laurentides)  
289, rue de Villemure, 2e étage  
St-Jérôme J7Z 5J5  
(514) 438-4196

**THETFORD-MINES**  
908, avenue Labbé  
Thetford-Mines G6G 2A8  
(418) 338-3159

**TROIS-RIVIÈRES**  
550, rue St-Georges  
Trois-Rivières G9A 2K8  
(819) 378-5419

**VAL D'OR**  
(Nord-Ouest québécois)  
400, rue des Distributeurs  
CP 1390  
Val d'Or J9P 4P8  
(819) 825-6137

**VALLEYFIELD**  
(Sud-Ouest québécois)  
350, boul. Mgr Langlois  
Grande Île J6S 4V3  
(514) 371-5555

**VICTORIAVILLE**  
(Bois-Francs)  
110, rue Laurier Est  
Arthabaska G6P 6R1  
(819) 357-8257

**LANORAIE**  
356, rue Notre-Dame  
CP 460  
Lanoraie J0K 1E0  
(514) 887-2336

